Sixième Année. — N° 127 15 AVRIL 1902 Le Numéro : 50 Centimes.

L'ECHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

Un deuil cruel, la perte d'un enfant bien aimé, ne m'a pas permis de rédiger à temps, pour ce numéro, la suite de mon étude sur « Madame Piper ». Je la donnerai dans le numéro du 1er mai.

En attendant — afin que les lecteurs puissent se faire une opinion personnelle et juger les faits en connaissance de cause — je mets sous leurs yeux les principaux passages du chapitre de l'ouvrage de M. Sage où sont énumérées les preuves ou prétendues preuves d'identité qu'aurait données le « contrôle » Georges Pelham...

J'essaierai également, dans le prochain numéro, de répondre au remarquable article que le R. P. Hilaire de Barenton a bien voulu nous adresser et qu'on lira plus loin. G. M.

UTILITÉ ET DANGERS DES Études sur le Merveilleux

Dans le numéro du 15 mars, M. le Directeur de l'*Echo du Merveilleux* me presse, de la manière la plus courtoise, de venir exposer au « tribunal » de sa revue, si largement ouvert aux avocats de toutes les philosophies, mes idées sur les faits si curieux, apportés à sa barre de tous les coins de la France et même du monde entier. Je me fais un réel plaisir de répondre à sa gracieuse invitation. — Non, la pensée, la crainte de me compromettre dans un milieu où préside M. Gaston Mery, n'a jamais hanté mon esprit. Pour le prêtre ou le religieux, il n'y a qu'un milieu compromettant, celui du parti-pris et de la mauvaise foi ; or, ici, nous n'avons à craindre ni l'un ni l'autre ; on n'y rencontre que des chercheurs ardents et convaincus.

Je ne me propose point de faire œuvre de polémique. M. Gaston Mery trouve mes accusations, ou plutôt mes *desiderata* injustifiés ; cela veut dire qu'il désapprouve autant que moi les défauts que j'avais cru remarquer dans plusieurs de ses fascicules ; nous sommes donc d'accord sur le point principal, c'est-à-dire sur les principes. Quant à la manière d'appliquer ces principes, il est permis d'avoir des divergences de vue ; mais je m'expliquerai plus loin sur ce point.

Je tiens à déclarer d'abord sincèrement que je suis loin d'être hostile à cette audacieuse publication, dont la vie seule n'est pas un des faits les moins merveilleux de notre temps ; je le suis moins encore à son courageux directeur. Dans la crise de spiritisme que nous traversons et que les *Etudes franciscaines* ont été des premières à signaler, il est bon que des esprits hardis et chrétiens s'en aillent dévisager le fantôme, lui enlever son masque, le forcer à se découvrir. D'un autre côté, le progrès des sciences peut être intéressé à ces études. Les continents géographiques, en effet, sont aujourd'hui définitivement explorés ; leurs ténèbres et leurs mystères sont percés à jour. Mais il reste un autre monde à découvrir, le monde des forces occultes et du merveilleux naturel.

Quoique situé tout près de nous et nous enveloppant de toutes parts, ce monde n'en est pas moins difficile et dangereux à explorer. La difficulté, le danger vient du mélange du naturel et du supra-naturel, du matériel et du spirituel, de l'humain et du surhumain que présentent la plupart des faits merveilleux. C'est un sol perfide, formé de terres fermes et de sables mouvants. Par le côté naturel il nous séduit, il donne à croire qu'il se trouve à notre portée, qu'il peut devenir objet de la science humaine et de l'art pratique, se

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de

faire l'instrument de nos travaux et de nos plaisirs, en un mot, entrer dans le commerce habituel de la vie. Par le côté extra-naturel, il échappe, il se dérobe ; comme tous les faits libres, il est capricieux, rebelle à toute loi et défie toute prévision, toute règle pratique.

Ce mélange a dérouté bon nombre d'esprits : les uns n'ont voulu voir partout que des faits divins ou diaboliques, échappant à tout contrôle, à toute science humaine ; les autres, au contraire, n'ont vu dans les phénomènes, même les plus caractéristiques, qu'une manifestation des énergies naturelles encore inexplorées, mais que la science finira un jour par connaître et dompter.

Les uns et les autres ont manifestement exagéré. Avant de traiter sérieusement du merveilleux, il y a un départ précis à établir entre les faits qui constituent son domaine. Tant qu'on ne l'aura pas posé à la base, on s'égarera dans de vaines et oiseuses discussions. Le départ, que nous proposerons, sera facilement accepté de tous, car il se borne à enregistrer des faits patents et universellement admis. Il consiste simplement à mettre, d'un côté les phénomènes d'intelligence extra-humaine ou supra-humaine — et de l'autre côté les phénomènes purement matériels ou ne dépassant pas les bornes des intelligences humaines mises en jeu. La première classe constituera l'*élément supra-naturel ou preter-naturel* ; la seconde classe formera l'*élément naturel* du merveilleux.

Une autre difficulté se présente avec les phénomènes mixtes, où interviennent dans un même acte des forces intelligentes extra humaines unies à des orces matérielles ou humaines. Dans ce cas, nous croyons qu'il faut, jusqu'à preuve contraire, faire à l'élément naturel la part la plus large possible ; et nous limiterons l'action de l'élément extra-naturel au *rôle directeur*.

Prenons l'exemple des tables tournantes. Dans ce phénomène, il est facile de distinguer le côté intellectuel : il se concrétise dans la réponse intelligente et libre. Le mouvement de la table, au contraire, est un phénomène purement matériel. Or, faudra-t-il attribuer à l'agent preter-naturel la réponse intelligente et encore le mouvement rotatif de la table? Nous ne le croyons pas nécessaire. On peut admettre, jusqu'à preuve du contraire, que le mouvement rotatif est produit par les énergies naturelles de la table et du cercle humain qui l'entoure — mais en *vertu de la direction de l'agent extra-naturel*. Le rôle de celui-ci se borne à mettre en jeu toutes ces énergies naturelles, à les conduire, les modérer, les interrompre d'une manière intelligente. Tel le mécanicien met en mouvement la lourde locomotive d'un train de voyageurs, précipite, modère et arrête sa marche.

En général, dans les faits merveilleux mixtes, nous croyons que le rôle de l'agent extra-naturel, *de l'esprit*, comme on l'appelle ordinairement, *se borne*, la plupart du temps, et autant que possible, à *mettre en jeu les énergies naturelles des êtres dont il se sert*, à les modérer et à les diriger. *Il ne déploie pas, peut-être même ne possède-t-il pas d'énergies physiques.* Dans cette loi évidemment nous ne comprenons pas le merveilleux divin.

Ce principe a une grande importance pour se rendre compte du mécanisme du merveilleux, et pour comprendre l'utilité et les dangers que son étude peut présenter. Il nous faut y insister un peu. Certains, en effet, trouveront sans doute qu'il accorde trop aux énergies naturelles ; d'autres voudront restreindre davantage encore le rôle des esprits et peut-être même le supprimer entièrement. Mais les faits, plus on les étudie, nous le verrons plus loin, plus ils semblent justifier et exiger ce principe dans son intégrité. D'un autre côté, de nombreuses analogies, dans notre monde sensible, viennent lui apporter la plus éclatante confirmation et lui donner le caractère d'une loi universelle.

La grande difficulté qu'on soulèvera contre lui est celle ci : Comment les esprits, s'ils sont sans force physique, peuvent-ils réaliser les effets si puissants qu'on leur attribue? Nous répondons : A cette tâche suffit amplement la puissance de direction, d'impulsion, d'organisation, qu'ils possèdent sur les forces de la nature. Un simple regard, en effet, jeté sur le monde, prouve que tout dépend de la direction et de l'organisation donnée aux forces : les forces les plus insignifiantes, par la vertu d'une bonne organisation, produisent les effets les plus merveilleux. Citons quelques exemples.

Le monde de la vie d'abord nous apparaît comme une grandiose application de cette loi, de ce principe.

On connaît la célèbre théorie de Claude Bernard, dans laquelle il a formulé comme le résumé de tous ses travaux sur le mécanisme de la vie. Dans tout être vivant, d'après ce célèbre physiologiste, il faut distinguer la matière organisée, identique dans toute l'échelle de la vie, depuis l'amibe et le microbe jusqu'à l'homme, — et l'*idée directrice* qui en chaque espèce, en chaque individu préside à l'agencement déterminé, spécial de cette matière commune. Cette idée directrice est distincte de la matière, mais elle agit sur elle. La matière est le principe des énergies physico-chimiques qui s'exercent dans les phénomènes vitaux ; l'idée directrice donne à cette matière l'organisation. Cette puissance d'organisation produit des effets mer-

veilleux. De la même matière diversement agencée, elle tire comme résultante la variété des espèces et des genres qui distinguent le monde de la vie. Ici c'est la mousse, le lichen, ce sont les microbes, les vers, les insectes sans force et sans grandeur ; là c'est le lion, au sang hardi, violent, impétueux ; c'est la baleine, aux proportions gigantesques, capable, d'un coup de queue, de renverser un navire ; c'est l'homme enfin, dont le cerveau est suffisant pour former et contenir l'image du monde. Voilà ce que peut faire la force organisatrice, l'idée directrice avec quelques atomes de carbone, d'hydrogène, d'oxygène, d'azote, de phosphore et de soufre diversement combinés (1).

La société humaine organisée en nations, en cités, en armées, en associations ; le travail distribué avec art entre les ouvriers d'un même atelier ; les forces brutes, matérielles, la vapeur ou l'électricité par exemple, canalisées dans les mille organes, les mille rouages d'une machine savante, sont encore des exemples des merveilles que réalise l'organisation. Des éléments impuissants, stériles, quand ils restent isolés, produisent, par l'organisation habile que leur donne le génie, les effets les plus surprenants, les plus prodigieux.

Ces comparaisons nous feront comprendre le mode d'action des esprits invisibles dans les phénomènes du merveilleux ; leur action consiste principalement à organiser et diriger. Doués d'une force intellectuelle supérieure, ils sont dénués de force physique, d'imagination et de parole ; mais ils empruntent ces énergies qui leur manquent aux êtres de notre monde. Dans ce but, ils en organisent les forces physiques, physiologiques, rationnelles, selon des combinaisons inconnues à l'homme ; et par là, ils leur font produire des effets de mouvement, de parole, d'imagination qui étonnent et déconcertent.

Comment fonctionne cette puissance d'organisation que possèdent les esprits vis-à-vis des êtres matériels ? L'exposé de cette question serait trop long. Nous nous bornerons aux remarques suivantes : le génie organisateur de l'homme est pauvre en variété et lent d'exécution. Les formes naturelles dans les végétaux et les animaux conduisent également l'organisation de leurs types avec une lenteur désespérante. Il en est tout autrement des esprits invisibles. Ils ne peuvent, à la vérité, réaliser cette perfection d'organisation que les formes naturelles donnent aux êtres vivants, ils ne peuvent donner la vie, ils n'en donnent que les apparences, ils ne produisent que des fantômes ; mais ils opèrent instantanément, et ils sont habiles à faire prendre à la matière et à ses énergies brutes ou animées, toutes les combinaisons possibles, les plus fécondes et les plus inattendues.

L'homme surtout, avec ses énergies inépuisables et la plupart inconnues, présente entre leurs mains un instrument merveilleux. Il avait été créé à l'origine roi de la création ; il possédait des forces qui le rendaient capable de dompter tous les êtres et de leur commander. Mais à la suite de son péché il les a perdues ou plutôt il a oublié la science de les mettre en œuvre. Dans un travail que nous publions en ce moment aux *Etudes franciscaines*, nous développons cette pensée à la lumière des récentes découvertes. Nous citons des exemples nombreux, où, par un effet bizarre d'atavisme, certains individus, regardés à tort comme sorciers par leurs contemporains, ont pu reprendre la possession et l'usage de quelqu'une de ces facultés originelles. Mais ces cas sont rares. L'homme, en général, ignore ces puissances.

Le démon, au contraire, connaît merveilleusement les forces occultes de l'homme, il connaît les sujets où ces facultés sont *moins atrophiées*, *moins liées* par un tempérament réfractaire. Ceux-là sont ses *médiums* d'aujourd'hui, ses sorciers d'autrefois. C'est ce qui explique comment tous les individus ne sont pas également aptes à devenir médium, à remplir le rôle de sorcier. Pour les mêmes raisons, il y a des lieux, des maisons plus aptes à recevoir l'influence des esprits ; on dit qu'ils sont *hantés*.

Ce principe, définissant et limitant l'action des esprits invisibles dans le monde, étant établi, il sera facile de faire ressortir en quelle mesure l'étude du merveilleux et l'exploration des forces occultes peuvent être permises et utiles ; sous quelle forme cette étude et cette exploration doivent être interdites ; en quel cas, tout en restant permises, elles peuvent devenir dangereuses. Ce sont trois points de vue d'une même question ; nous les traiterons successivement.

*
* *

I. — Utilité des recherches sur le terrain du merveilleux. — D'après les principes exposés dans les pages précédentes, les faits du merveilleux, dans leur expression énergétique, sont une manifestation des forces naturelles. Les esprits invisibles eux-mêmes, quand ils interviennent, sont, avant tout, d'admirables ingénieurs, d'habiles inventeurs. Ils combinent avec les forces physico-chimiques, physiologiques ou raisonnables des instruments réalisant ce que nous appelons le merveilleux. Mais ces prodiges (à l'exclusion des faits purement intellectuels) sont

(1) La philosophie catholique peut souscrire à cette théorie des idées directrices. Chez elle ces idées prennent le nom de formes substantielles, d'âmes, d'esprits. Toutefois leurs propriétés ne se bornent pas à organiser la matière, elles sont encore le principe de la sensation et de la pensée.

l'œuvre des énergies naturelles mises en mouvement ; ils nous offrent donc une matière, un terrain d'expérimentation pour reconnaître l'existence et surprendre les propriétés des forces encore cachées et inconnues de la matière.

Un exemple nous montrera combien cette méthode peut conduire à de précieux résultats. L'hypnotisme a été regardé pendant longtemps comme un art dangereux, équivoque ; et c'était avec raison. Mais des études suivies ont pu dégager la part des forces naturelles dans le phénomène de l'hypnose, capter ces forces, les domestiquer. Et aujourd'hui l'hypnotisme est à la veille de devenir une science nouvelle, une thérapeutique précieuse. Cette science, cette thérapeutique sont encore à l'état embryonnaire, imprécis, il reste quelques points obscurs à mettre en lumière, certains abords à dégager. Comme elles mettent en jeu les facultés supérieures du composé humain, comme elles atteignent par une voie encore pleine d'obscurité les fonctions cérébrales les plus délicates, son emploi ne peut être admis sans réserve. Cependant entre des mains habiles, et au service du praticien honnête, il peut devenir fécond.

Que le savant explore donc toutes les contrées du merveilleux, qu'il distingue les faits réels des récits forgés par une imagination maladive ou menteuse ; qu'il fasse le départ entre la partie purement naturelle du phénomène et les interventions extra-mondaines ; qu'il tâche de saisir dans le fait lui-même la nature de la force naturelle mise en jeu, qu'il tienne compte des certitudes acquises soit par la philosophie, soit par la religion, soit par la science, et il pourra enrichir le domaine scientifique de précieuses découvertes.

Plusieurs savants, entre autres M. de Rochas, sont entrés dans cette voie. Pourquoi leurs efforts n'ont-ils pas été couronnés de plus de succès? N'est-ce pas parce que, en étudiant le fait merveilleux, ils n'ont pas su le dégager de son mode de production? Le fait est naturel, sans doute ; mais son mode de production souvent est diabolique, il comporte l'intervention d'esprits extra-mondains. Chercher à le reproduire par les mêmes voies, c'est vouloir domestiquer les agents spirituels, c'est s'égarer dans l'impossible.

Pour concrétiser notre pensée, prenons un des faits du spiritisme le plus curieux, la lévitation, c'est-à-dire l'état des corps soustraits à l'influence de la pesanteur. Les pessédés grimpent le long des murs, marchent les pieds attachés aux voûtes, aux plafonds ; les chaises d'une salle, les meubles, les tables, dansent en cadence une sarabande épouvantable. Que conclure de tous ces faits? C'est que la pesanteur est une force qu'on peut neutraliser dans les corps en mettant en jeu des énergies naturelles encore inconnues. Aujourd'hui on sait, par une simple tige de fer, détourner d'un édifice des masses puissantes d'électricité ; dans un temps peu éloigné peut-être on saura, par des procédés simples, enlever aux corps leur poids, leur pesanteur.

Cette conception paraîtra une bizarrerie, une utopie scientifique à certains esprits ; mais il y a six siècles, Roger Bacon ne prédisait-il pas cette incroyable invention avec beaucoup d'autres. Citons ses paroles : « Je raconterai maintenant quelques-unes des merveilles que recèle la nature ou que l'art produit, et dans lesquelles la magie n'a point de part, afin de prouver qu'elles surpassent de beaucoup les inventions magiques, et n'y sauraient être comparées. — On peut construire pour les besoins de la navigation des machines telles que les plus grands vaisseaux, dirigés par un seul homme, parcourront les fleuves et les mers avec plus de rapidité que s'ils étaient remplis de rameurs ; on peut aussi faire des chars qui, sans attelage, courront avec une incommensurable vitesse.

« Il est possible de créer un appareil, au milieu duquel un homme assis, et faisant mouvoir avec un levier des ailes artificielles, voyagerait comme un oiseau dans les airs. *Un instrument long de trois doigts et large d'autant suffirait pour soulever d'énormes fardeaux* ; il servirait même à tirer des captifs de leur prison, en leur permettant de franchir à volonté les plus grandes hauteurs. Il en est un autre au moyen duquel une seule main tirerait à elle des masses considérables malgré la résistance de mille bras. — On conçoit aussi des machines qui promèneraient sans péril le plongeur au fond des eaux... Ces choses se sont vues, soit chez les anciens, soit de nos jours, à l'exception de l'appareil à voler, dont un savant bien connu de moi a imaginé le dessin. Et l'on peut imaginer une multitude d'autres engins et d'utiles artifices : — comme des ponts qui traversent les rivières les plus larges sans pile et sans appui intermédiaire. » (1)

La plupart des inventions prophétisées ici par le moine franciscain du treizième siècle se sont réalisées : pourquoi douter des autres? La lévitation dans les temps futurs sera un art, comme la vapeur, comme l'électricité, comme l'aérostation, comme la navigation sous-marine. Les faits spirites, observés de tous côtés, nous permettent de le prévoir.

---

(1) Dans Ozanam. Œuvres complète. VI — *Dante et la philosophie*, p. 518.

II. — Ce qu'il faut éviter dans l'étude du merveilleux. — Roger Bacon, que nous venons de citer, parle en ces termes de ceux qui abusent des sciences occultes :

« Hors des œuvres de la nature et de l'art, il n'y a plus que des prodiges au-dessus de notre portée, ou des prestiges au-dessous de notre dignité... Ce sont des jongleurs qui trompent les yeux par la légèreté de leurs doigts ; ce sont des pythonisses qui, tirant leur voix docile du ventre, de la gorge ou du palais, font entendre à leur gré des paroles lointaines, des accents étrangers, comme si un esprit invisible s'exprimait par leur organe.

« Mais plus coupables encore que ces imposteurs, sont ceux qui, au mépris de toute philosophie, en dépit de toute raison, invoquent l'esprit du mal pour obtenir l'accomplissement de leur impuissante volonté ; qui pensent l'appeler ou l'éloigner par des moyens naturels ; qui lui offrent des prières et des sacrifices. Il serait sans comparaison plus facile et plus sûr de réclamer de Dieu et des anges, la satisfaction de nos justes désirs ; car, si quelquefois les esprits mauvais se rendent favorables à nos intérêts apparents, c'est pour la peine de nos péchés ; mais c'est encore par la permission de Dieu qui gouverne seul et sans partage toute la suite des destinées humaines. »

Se garder des jongleurs, éviter tout commerce avec les esprits mauvais, telle doit être la règle de ceux qui veulent s'occuper utilement du merveilleux.

Les jongleurs, ce sont les faiseurs de faux miracles, les faux visionnaires, les faux spirites, les faux prophètes. Ils abondent en nos jours. Combien de femmes surtout prennent leur imagination malade pour une inspiration ! Comme on affecte de les prendre au sérieux, elles finissent par prendre confiance en elles-mêmes. Un peu d'habileté aidant, elles montent sur le trépied et rendent des oracles. Heureusement qu'on ne lapide plus aujourd'hui les faux prophètes, car beaucoup de clientes de l'*Echo du Merveilleux* lui-même pourraient trembler.

Assurément, nous ne demandons pas qu'on lapide personne. Toutes ces visionnaires sont des personnages bien inoffensifs. Il suffit qu'on les estime à leur juste valeur et qu'on ne leur accorde pas plus d'importance qu'elles ne méritent. On devra agir de même pour une foule d'autres superstitions, où l'imagination donne libre cours à toutes les fantaisies, à toutes les naïvetés : l'astrologie, la chiromancie, l'oneirologie, la cartomancie (1), etc.

Nous savons que la plupart de ceux qui s'y livrent le font par jeu ; et nous ne croyons pas que l'*Echo du Merveilleux* y attache d'autre importance. Ces sortes de divinations faites par jeu et récréation, pourvu qu'il n'y ait pas *danger de scandale pour les simples*, ne sont pas défendues. Du reste, les considérer comme un jeu et un amusement est parfois le meilleur moyen de rendre inoffensives toutes ces superstitions. Nous avons sous les yeux tout un livre in-folio sur l'astrologie, composé au dix-septième siècle par un capucin, le père Yves de Paris. Mais l'auteur a soin de déclarer qu'il n'y attache aucune foi ; c'est un jeu, un amusement : *res serio non agitur, ludus est.* Il serait bon que tous ses imitateurs suivissent son exemple ; les esprits faibles sont prompts, en effet, à se laisser entraîner à la superstition, Il faudrait, en traitant de telles matières, leur en éviter l'écueil.

S'il n'est pas absolument interdit de chercher une récréation honnête dans les arts de fantaisie que nous venons d'énumérer, on ne peut faire la même concession pour les faits du spiritisme et de l'occultisme. Il n'est pas permis, en effet, au chrétien de se compromettre avec les esprits mauvais ; leur compagnie constitue un mauvais milieu dans toute la force du terme, dangereux pour la foi, pour la morale, pour la raison même. « Qui veut sur la terre s'amuser avec le diable, disait saint Pierre Chrysologue, ne peut espérer se réjouir au ciel avec le Christ. » Or, tous les faits spirites ou occultistes, *où se manifeste la présence d'un être intelligent extra-humain, extra-terrestre*, sont des faits diaboliques. L'agent invisible est l'esprit mauvais.

A la vérité, ces esprits se donnent souvent comme les *âmes des morts* ou comme des *esprits amis* ; certains expérimentateurs y voient le *double* de telle ou telle personne ; d'autres y reconnaissent une manifestation de l'*astral*, c'est-à-dire une projection de pensée émanant des opérateurs, dans un milieu commun et s'y condensant en réponses, en paroles. Mais on ne peut tenir vraiment compte de telles doctrines, de telles affirmations. La science concernant les esprits invisibles et la condition des âmes des morts, est faite depuis longtemps, dans ses grandes lignes

(1) La morale chrétienne ne défend pas évidemment d'augurer par l'étude des astres, des lignes de la main, des formes de l'écriture, des songes, etc., certains indices concernant soit des faits atmosphériques qui en dépendent, soit des indications concernant le caractère des personnes et le tempérament, etc. ; pourvu que ces conclusions ne soient données que comme des probabilités, des conjectures, et pourvu qu'on ne descende pas aux particularités, aux faits, aux événements, qui intéressent la liberté. Il est permis encore de voir, interroger, étudier les faux devins, les fausses prophétesses, non évidemment pour connaître l'avenir, mais pour se rendre compte du phénomène psychologique, dont elles sont un exemple, comme on étudie un cas pathologique, une maladie ou une monstruosité. Cependant, ces études ne doivent être entreprises qu'avec discrétion et par des spécialistes.

du moins. Les théories du double et du corps astral reproduisent sous une autre forme les anciennes erreurs du médiateur plastique et de l'intellect agent séparé, erreurs condamnées depuis longtemps par la raison et la foi. Elles s'attaquent donc directement à la foi et à la doctrine catholique; s'appuyant sur quelques faits démoniaques, elles prétendent reformer et refondre toute cette doctrine ! C'est une prétention étrange. Que dirait-on d'un pauvre marin de nos côtes bretonnes prétendant s'élancer seul, sur sa méchante barque, à travers l'Océan, pour entreprendre la découverte de l'Amérique, en constituer la carte, en reconnaître les peuples, les fleuves et les montagnes, la situation géographique exacte? Il faudrait l'enfermer. La science de l'invisible n'est pas plus à faire que l'Amérique n'est à découvrir. Il y a des points secondaires à définir assurément, mais les points fondamentaux ont été définis par l'Eglise; ils ont été fixés par elle avec compétence, elle a fait la géographie de l'au-delà, comme Christophe Colomb et ses successeurs ont dressé celle de l'Amérique. Il n'est pas permis de l'ignorer.

On marche, dira-t-on, à la découverte des mêmes vérités par une autre voie. On fait du *catholicisme expérimental*. L'intention est excellente, nous le reconnaissons. D'ailleurs il n'y a pas d'autre voie pour arriver au catholicisme que l'expérience; le catholicisme est un fait surnaturel, appuyé sur des faits merveilleux, sur des prodiges nombreux, scrupuleusement vérifiés. Ces faits sont vieux de dix-neuf siècles; mais depuis lors des faits nouveaux, les miracles d'un côté, les prestiges diaboliques de l'autre, sont venus et viennent tous les jours leur apporter une incessante confirmation. « Il faut, disait Fénelon, ignorer profondément l'essentiel de la religion pour ne pas voir qu'elle est tout historique (1). » Nous sommes donc d'accord avec M. G. Mery, quand il déclare que les faits merveilleux, étudiés avec soin, peuvent convertir les incrédules et affermir les croyants. Cette méthode a été de tous temps fort populaire dans l'Eglise, une étude superficielle de sa littérature suffit pour l'attester. Mais cette étude des faits merveilleux doit être conduite avec discrétion; c'est là qu'est l'écueil. Nous voulons insister un peu sur ce point.

III. — DANGERS A ÉVITER DANS L'ÉTUDE DU MERVEILLEUX. — Les faits du merveilleux deviennent dangereux ordinairement à cause de l'*interprétation* qu'on leur donne, ou par la manière de les présenter au public.

Certains, et parmi eux on peut ranger l'*Echo du Merveilleux*, si je ne me trompe, croient échapper à cet écueil en présentant simplement les faits tels qu'ils se produisent, sans interprétation, sans critique aucune. Ils appellent cela faire œuvre d'impartialité, œuvre de libéralisme éclairé.

Cette méthode est excellente dans les faits purement naturels, ou dans le merveilleux divin, parce que ces faits sont sincères et l'interprétation qui s'en dégage conduit naturellement à la vérité. Mais il n'en est plus de même avec les phénomènes diaboliques, ou même avec les prodiges simulés par des fourbes ou par des imaginations menteuses. Ces phénomènes, en effet, sont truqués en eux-mêmes, ils sont mensongers ; s'ils montrent une portion de la vérité, c'est afin de voiler l'autre ou de conduire plus sûrement à l'erreur ; ils manquent, selon le sens propre du mot, d'*impartialité*. Les présenter au public, sans critique et sans interprétation, sans démasquer le piège, c'est coopérer à leur mensonge, c'est faire œuvre de *parti* et se ranger du mauvais côté.

Les faits spirites surtout s'offrent toujours avec ce caractère louche et faux ; ils tendent tous à insinuer des conclusions doctrinales contraires à la foi, à la raison ou à la morale. Panthéisme, dualisme, métempsycose, négation des peines éternelles, de l'immortalité, bonté des démons que l'Eglise appelle mauvais, telles sont, et d'autres encore, les doctrines perverses professées ou insinuées par les esprits des tables tournantes et des morts.

C'est surtout le caractère de bonté, que ces esprits cherchent à s'attribuer. On dirait qu'ils seraient las de l'épithète séculaire que la foi attache à leur nom : esprits mauvais. Ils sont bons, non pas d'une bonté idéale, Dieu seul en a le secret, mais ce sont de *bons petits diablotins*, familiers, amis du plaisir sous toutes ses formes, et surtout sous ses formes immorales ; au reste capables, selon les occasions, de se transformer en anges de lumière. Quand on a fait connaissance avec eux, directement ou par les récits qu'en colportent les livres et les revues, on sent moins de répugnance à leur égard, on finit par leur accorder sa compassion d'abord et, plus tard, sa confiance. M. G. Mery me parlait des âmes nombreuses à qui ses articles avaient rendu la foi ; si l'on dressait le catalogue des âmes qu'ont séduites et perdues les récits des phénomènes spirites, ce chiffre ferait aisément oublier le premier (1).

On répondra, pour se justifier, qu'on laisse à ses

(1) *Education des filles.*

(1) Voir à l'appui de ces remarques, la plupart des articles consacrés au Spiritisme dans l'*Echo du Merveilleux*. Aucun ne met en garde contre ces esprits et les pièges qu'ils dressent aux âmes. (*Note du R. P. H. de Barenton*).

(Il y a là une petite erreur de fait qu'il nous sera facile de démontrer. — (*Note de la D.*)

lecteurs le soin de faire la part de la vérité et du mensonge. Mais il faut savoir que la plupart sont incapables de faire la correction des faits, seules les personnes instruites le peuvent. Aussi dans notre article critique nous bornions-nous à dire que de tels faits pouvaient être troublants pour les personnes non *instruites* et que la lecture ne devait pas leur en être conseillée. Les esprits réfléchis, intelligents, instruits, pourront en tirer profit, je le concède ; c'est ce qui explique les quelques succès dont se glorifie M. Gaston Mery ; mais ceux-là sont le petit nombre.

On dira encore : pour ne pas rebuter les dissidents, pour les attirer, il est nécessaire de se montrer respectueux et bienveillant pour leurs doctrines. On fera, comme je le disais, de la neutralité philosophique, on aura le même sourire pour l'erreur et la vérité, ou du moins, la même indifférence bienveillante, le même « que sais-je ? » respectueux.

Ainsi, les guérisons opérées au nom de Dieu « par un saint prêtre », le prince de Hohenlohe (1), les exploits équivoques d'une certaine dame de Mondétour (2), qui fait des miracles à Bruxelles, les merveilles d'une sorte de charlatan appelé « saint Bacari ou le saint de Marlhes » (3) sont présentés sous les mêmes couleurs, avec le même sérieux. Il en est de même pour les faits de lévitation : saint Joseph de Copertino s'y trouve en parallèle avec Eusapia, et ce mélange troublant est offert, sans explication ni précaution aucune, sous les yeux de tous les lecteurs. Enfin, la cartomancie, l'efficacité des talismans et les autres superstitions de même nature sont présentées avec faveur et avec sérieux.

Boileau voulait qu'on appelât

Un chat, un chat et Rollet un fripon.

Dans l'étude du merveilleux, il faudrait avoir les mêmes scrupules. Un de ces matins, je n'en serais pas étonné, on préconisera l'adoration des idoles et des fétiches, le culte des Mânes !

Louis Veuillot disait souvent ces profondes paroles : « Ce n'est pas assez d'aimer la vérité, il faut haïr le vice » ; j'ajouterai : « Il faut encore avoir le courage, quand le devoir l'exige, de dire qu'on le hait ». C'est sous une autre forme la parole de saint Augustin : *odiamus errores, diligamus homines*. Il faut haïr l'erreur, parce que l'erreur égare et perd les hommes.

Que conclure maintenant de tout cet exposé ? Que l'*Echo du Merveilleux* soit une revue dangereuse ? Non certes ; cette audacieuse petite publication a ses défauts ; et qui donc n'a les siens ? Le soleil montre des taches sur son globe de lumière. Du reste, les défauts de l'*Echo du Merveilleux* sont de ceux qu'on oublie le plus aisément : trop de générosité et de courtoisie envers ceux qui en sont indignes. Ce défaut même présente l'avantage, fort appréciable pour une revue, de pouvoir pénétrer et d'être reçue dans les milieux fermés aux doctrines strictement chrétiennes. Dans ce milieu, nous le reconnaissons encore une fois, l'*Echo du Merveilleux* peut faire tomber beaucoup de préjugés et d'ignorances, introduire de salutaires vérités. Auprès des chrétiens instruits, capables de faire eux-mêmes les corrections signalées plus haut, il n'offrira non plus aucun danger.

Mais, pour qu'on pût en conseiller la lecture aux catholiques non instruits, il faudrait qu'il se garantît des quelques imperfections, assez rares du reste, signalées dans les pages précédentes. C'étaient là, et ce sont là encore tous nos *desiderata* ; ils ne vont pas plus loin.

Nos critiques, on le voit, ne sont donc pas bien terribles ni bien méchantes ; et elles n'enlèveront ni ne diminueront rien à la part de sympathies auxquelles à droit et l'*Echo du Merveilleux* et son courageux directeur.

F. Hilaire de Barenton.

(1) La Médiumnité guérissante, *Echo du Merveilleux*, 1er mars 1901, p. 92.
(2) Voir : *Echo du Merveilleux*, 1901.
(3) *Echo du Merveilleux*, 1er août 1901, p. 286.

COMMENT GEORGE PELHAM A ÉTABLI son identité

(Extrait du livre de M. Sage, *Madame Piper*)

Certains lecteurs doivent se demander ce qu'a bien pu dire le revenant George Pelham pour que des hommes intelligents et sérieux aient considéré son identité comme établie. Je vais essayer de leur en donner une idée, en résumant les incidents que je puis rapporter sans entrer dans des détails d'une complexité ou d'une ténuité trop grande.

Quand le docteur Hodgson écrivit son rapport qui parut en 1898, George Pelham qui, comme Phinuit, sert volontiers d'intermédiaire mais en employant l'écriture, Georges Pelham, dis-je, avait eu l'occasion de voir cent cinquante consultants, parmi lesquels trente de ses anciens amis. Ces trente amis ont tous été reconnus par lui, et aucun étranger n'a été pris pour un ami. Non seulement il a appelé ses amis par leur nom, mais encore il leur a adressé la parole sur le ton qu'il avait l'habitude de prendre avec chacun d'eux. Nous ne parlons pas de la même manière à tous nos amis. Le ton de notre conversation diffère selon le caractère de celui à qui nous nous adressons, selon son âge, selon le degré d'estime ou d'affection

que nous avons pour lui. Ce sont là des nuances typiques, mais instinctives, et partant difficiles à reproduire artificiellement. La volonté consciente d'un Shakespeare y réussirait à peine. Quant à la volonté consciente de Mme Piper, elle en est tout à fait incapable. Si, donc, c'est sa subconscience qui produit ces phénomènes, cette subconscience est un génie sans pareil, ou encore elle est en relation directe avec le grand Tout, avec l'Absolu...

George Pelham s'est donc adressé aux trente amis, qu'il a eu l'occasion de voir par l'intermédiaire du médium, sur le ton qu'il avait l'habitude de prendre avec chacun d'eux autrefois. Les incidents que je vais citer ne sont que des exemples.

Dès les premières séances, George Pelham demande à voir son père. Il a, dit-il, à l'entretenir d'affaires privées ; et puis, enfin, il voudrait aussi le convaincre, si possible, de son existence dans un monde nouveau. M. Pelham fut aussitôt averti.

Quoique très sceptique par nature et par éducation, M. Pelham père accourut aussitôt avec sa seconde femme, la belle mère de George Pelham. Ils furent introduits sous de faux noms. Dès le début de la séance, George Pelham écrivit : « Hé ! mon père et ma mère, c'est moi, George ! » Les communications qui suivirent étaient tout à fait ce que M. Pelham père aurait pu attendre de son fils vivant.

A l'une des premières séances, il s'informe d'un de ses amis, un jeune écrivain, et spécifie que celui-ci devait éditer un de ses manuscrits, à lui, George Pelham.

Pendant que George Pelham demeurait à Boston, il était lié par une solide affection à la famille Howard. Il vécut souvent et longtemps dans cette famille. James Howard et lui débattaient souvent ensemble les plus gravss problèmes de la philosophie. Dès la première séance où il apparaît, George Pelham réclame les Howard avec insistance : « Dites à Jim (1) que je veux le voir ; il aura de la peine à me croire, à croire que je suis ici. Mais je veux qu'il sache où je suis, ce bon cher ami. » Il leur souhaite la bienvenue d'une manière toute caractéristique : « Jim, est-ce bien vous ? Parlez-moi vite. Je ne suis pas mort. N'allez pas croire que je suis mort ? Que je suis donc heureux de vous voir ! Est-ce que vous, vous ne pouvez pas me voir, est-ce que vous ne pouvez pas m'entendre ? Exprimez toute mon affection à mon père, dites-lui que je veux le voir. Je suis heureux ici, et bien plus encore depuis qu'il m'est donné de pouvoir communiquer avec vous. J'ai pitié de ceux qui ne peuvent pas en faire autant. »

(1) Abréviation de *James.*

Un M. Vance a une séance. George Pelham l'avait connu. Tout d'abord le communiquant ne sembla pas le remarquer, occupé qu'il était à donner des messages au Dr Hodgson. Mais ensuite George Pelham le reconnaît et demande : « Où est votre fils ? Il faudra me l'amener : je veux le voir. — George, où avez-vous connu mon fils ? — Au collège, il a été mon condisciple. — George, en quel lieu avez-vous demeuré avec nous ? — A votre maison de campagne, maison très particulière, entourée d'arbres. Elle a un porche sur le devant, il y a une vigne d'un côté et une balançoire de l'autre. » Tout cela était exact.

Mlle Helen Vance avait appartenu en même temps que George Pelham à une société dont les membres avaient pour but de se former mutuellement à l'art d'écrire. Elle vient à une séance et entre, alors qu'elle était commencée depuis longtemps. Mme Piper, dans son état normal, ne l'avait donc jamais vue. Néanmoins, George Pelham lui demande aussitôt : « Comment va la société ? » Puis, un peu plus tard, s'engage entre Mlle Vance et George Pelham ce dialogue : « Qui avez-vous maintenant pour corriger vos écrits ? — Nous nous corrigeons l'un l'autre. — Etes-vous satisfaits ? — Oui ! — Quoi ! vous êtes satisfaits des corrections ! — Oui, mais pas autant que des vôtres ; les vôtres valaient mieux. — C'est justement ce que j'essayais de vous faire dire. — En d'autres termes, George, c'est un compliment que vous attendiez de moi ? — Allons donc ! Vous avez de moi une meilleure idée ! »

Mlle Warner eut deux séances avec Mme Piper, cinq ans après la mort de Georges Pelham. Cette Mlle Warner avait été connue de lui alors qu'elle était tout enfant ; mais, quand il mourut, il y avait trois ans qu'il n'avait pas eu l'occasion de la voir. Cela faisait donc huit ans qu'il l'avait perdue de vue. Or, en huit ans une enfant devient une grande jeune fille. Aussi, à la première séance, George Pelham ne reconnut pas du tout Mlle Warner. A la deuxième séance, il lui demanda qui elle était : « Je ne crois pas que je vous aie jamais beaucoup connue ? — Très peu ; mais vous faisiez des visites à ma mère. — J'ai entendu parler de vous sans doute ? — Je vous ai vu plusieurs fois ; vous veniez chez nous avec votre ami M. Rogers. — Ah ! c'est donc cela ; la première fois que je vous ai vue, vous m'avez rappelé Rogers. — En effet vous avez parlé de lui. — Oui, et néanmoins je ne puis pas vous remettre. Je tiens à reconnaître tous mes amis. Je le pouvais autrefois ; mais il y a longtemps que je suis parti : je vais chaque jour en m'éloignant davantage de vous tous. Je ne puis pas me rappeler votre figure : vous devez avoir

changé. » A ce moment, le Dr Hodgson dit : « Vous souvenez-vous de Mme Warner? — Certainement, très bien! Est-il Dieu possible : vous seriez sa fillette? — Oui. — Sacrebleu! comme vous avez grandi! J'appréciais beaucoup votre mère : une charmante femme. »

Non seulement George Pelham reconnaît ses amis, comme on vient de le voir, mais il se souvient de leurs opinions, de leurs occupations, de leurs habitudes. James Howard est un écrivain. Il lui dit : « Pourquoi n'écrivez-vous pas sur ce sujet-là : la Survie? » Rogers écrit aussi. Il demande : « Qu'est-ce que Rogers est en train d'écrire en ce moment? — Un roman. — Ce n'est pas cela que je veux dire. N'écrit-il pas quelque chose à mon sujet? — Si, il prépare un éloge commémoratif. — C'est gentil. On aime à ne pas être oublié. C'est très aimable à lui. Il a toujours été très bon pour moi quand je vivais. »

Il se souvient des opinions de son père et des conversations qu'ils avaient ensemble autrefois sur des questions philosophiques. « Je voudrais bien convaincre mon père, dit-il, mais ce sera dur. Il sera plus facile de convaincre ma mère. »

Il dit à James Howard : « Vous souvenez-vous que, lorsque nous conversions ensemble et que nous avions besoin de nous référer à un ouvrage, vous connaissiez toujours sa place dans la bibliothèque? » Autrefois, quand James Howard et George Pelham conversaient le soir ensemble, le premier avait l'habitude de fumer une longue pipe. A une séance, tenue dans la même bibliothèque où les conversations avaient lieu jadis, George Pelham dit : « Pourquoi ne prenez-vous pas votre longue pipe et pourquoi ne fumez-vous pas? ».

Catherine est une des filles de James Howard. Elle joue du violon. Autrefois, quand elle étudiait cet instrument, elle avait le don d'agacer particulièrement George Pelham, qui habitait dans la famille. A une séance il lui dit : « Catherine, comment va le violon? C est horrible, horrible que de vous entendre jouer! » Mme Howard répond : « Oui, George, mais ne voyez-vous pas qu'elle aime sa musique parce qu'elle n'en a pas d'autre? — Sans doute, mais c'est là ce que j'avais l'habitude de lui dire autrefois. »

Marte est un pseudonyme adopté par le Dr Hodgson pour désigner un écrivain américain très connu. C'est un moniste, partisan des doctrines darwiniennes, convaincu que la mort du corps est pour nous la fin de tout. A une séance, George Pelham lui dit : « La doctrine darwinienne de l'évolution est parfaitement juste pour votre monde; mais nous continuons à évoluer ici. C'est là un fait que Darwin a ignoré jusqu'au jour où il y est venu. »

George Pelham reconnaît aussi les objets qui lui ont appartenu, principalement ceux auxquels un souvenir affectif est attaché.

John Hart, à la première séance où apparaît George Pelham, présente des boutons de manchettes qu'il portait et demande : « Qui m'a donné ces boutons de manchettes? — C'est moi. Je vous ai donné ceux-ci. Je vous les envoyai. — Quand? — Avant ma mort. Ma mère vous a donné ceux-là. — Non. — Alors, c'est mon père. Mon père et ma mère vous les ont donnés ensemble. Ma mère les prit sur moi après ma mort et les donna à mon père qui vous les envoya. Gardez-les en souvenir de moi; je vous les lègue. » Tout cela était exact.

A une séance, Mme Howard présente une photographie. En réalité, elle la place sur le vertex du médium. — Reconnaissez-vous cela? — Oui, c'est votre résidence d'été. Mais j'ai oublié le nom de la ville. — Ne vous souvenez-vous pas de D...? — Ah! oui! La petite maison en briques, la vigne, la treille, comme on l'appelle. Oui, je me souviens de tout cela, c'est pour moi clair comme le jour. Mais où est donc la petite dépendance? » Tout cela est exact. La dépendance que George Pelham s'étonne de ne pas voir était un poulailler laissé en dehors de la photographie.....

James Howard avait posé à George Pelham plusieurs questions auxquelles celui-ci n'avait pas répondu, prétendant avoir oublié. A cause de cela, James Howard doutait encore de l'identité de George Pelham. Un jour, le premier dit : « George, dites-moi quelque chose que vous et moi soyons seuls à connaître. Je vous demande cela parce qu'il y a plusieurs questions auxquelles vous n'avez pas pu répondre. Nous avons passé ensemble bien des étés et bien des hivers, nous avons parlé de beaucoup de choses, nous avions beaucoup de vues en commun, nous avons traversé ensemble beaucoup d'événements. Rappelez-moi quelque chose. » Aussitôt, la main se mit à écrire fébrilement : les événements les plus intimes sont racontés, si intimes qu'on ne saurait les publier. A un moment donné, la main écrit : *Personnel*. Le Dr Hodgson, qui était présent, sort. A son retour, James Howard lui dit qu'il avait obtenu tout ce qu'il pouvait désirer en fait de preuves, qu'il était « entièrement, entièrement satisfait ».

A la première séance où apparaît George Pelham, avec John Hart pour consultant, George parle tout à coup de Catherine, la fille de James Howard, et il prononce ces paroles qui sur le moment n'eurent

aucun sens pour John Hart : « Dites-lui qu'elle saura. Je résoudrai les problèmes, Catherine. » Quand John Hart rapporta ces paroles aux Howard, elles les frappèrent plus que tout autre chose. Pendant le dernier séjour que George Pelham avait fait chez eux, il avait souvent causé avec Catherine de hautes questions philosophiques, comme le temps, l'espace, l'éternité, et il lui expliquait combien peu satisfaisantes étaient les interprétations qu'on en avait données. Puis il avait ajouté les mots presque textuels de la communication : « Quelque jour, je résoudrai les problèmes, Catherine. »

Notons qu'à ce moment-là les Howard n'avaient encore jamais vu Mme Piper, que John Hart ignorait totalement ces conversations, que le Dr Hodgson, qui prenait des notes à la séance, ne connaissait à ce moment ni ces conversations ni même les Howard.

George Pelham avait reçu une forte instruction classique ; c'était un humaniste. Aussi retrouve-t-on dans son langage un assez grand nombre d'expressions latines, usuelles sans doute parmi les gens de son éducation, mais que Mme Piper, dans son état normal, ne connaît pas. Le brave Phinuit, qui ne devait pas être un bien grand latiniste, ne les emploie pas davantage. Cette constatation inspira au professeur William Romaine Newbold l'idée d'inviter George Pelham à traduire un court fragment de grec, et il lui proposa celui qui se présenta à sa mémoire sur le moment même, c'est-à-dire les premiers mots du *Pater* : Πάτερ ἡμῶν ὁ ἐν τοῖς οὐρανοῖς. George Pelham tâtonna assez longuement, puis, enfin, il finit par les traduire : *Notre Père, toi dans les cieux*. Le professeur Newbold proposa ensuite une phrase plus longue qu'il composa lui-même pour la circonstance et qui signifiait : *Il n'y a pas de mort; les âmes des mortels, en effet, vivent d'une vie immortelle, éternelle, heureuse.*

George Pelham appela à son secours Stainton Moses, qui, de son vivant, passait pour un bon helléniste. A eux deux, ils ne réussirent à comprendre que la première proposition : *Il n'y a pas de mort*. Ces expériences prouvent, en tous cas, qu'à l'état de trance Mme Piper peut comprendre un peu de grec, alors qu'à l'état normal elle ne connaît même pas les caractères de cette langue. Au reste, George Pelham et Stainton Moses peuvent avoir su tolérablement le grec et ensuite l'avoir oublié : c'est un accident arrivé à beaucoup d'entre nous.

A propos de cette traduction du grec, on pourrait faire une autre hypothèse. On pourrait supposer que les esprits George Pelham et Stainton Moses — si esprits il y a — percevant directement la pensée et non pas son expression matérielle, ont compris partiellement ce que le professeur Newbold voulait dire, sans savoir en quelle langue cela était exprimé. S'ils ne l'ont pas compris plus facilement et en entier, cela tiendrait à ce qu'une pensée exprimée par nous en une langue étrangère a quelque chose d'imprécis dans notre esprit. On pourrait aller plus loin : on pourrait croire que c'est la subconscience de Mme Piper qui perçoit directement la pensée, indépendamment de son expression. Du reste, Mme Piper a prononcé assez souvent des mots et de courtes phrases en des langues étrangères.

Phinuit aime à dire en français : *Bonjour, comment vous portez-vous ? Au revoir !* il aime à compter en français. Mme Élisa, une Italienne, sœur défunte de Mme Howard, réussit à écrire ou à prononcer quelques courtes phrases en un italien plus ou moins dénaturé. Je trouve aussi, dans une séance où le communiquant prétendait être un jeune Hawaïen, deux ou trois mots de langue hawaïenne très appropriés à la circonstance. Tout cela est inconnu de Mme Piper à l'état normal.

Est-ce à dire que le communiquant George Pelham n'a jamais fait d'assertions entièrement ou partiellement erronées ? Non. Mais le nombre de ces assertions entièrement ou partiellement erronées est très petit, contrairement à ce qui se passait autrefois quand Phinuit régnait seul. Voici une de ces assertions, sur laquelle on a beaucoup ergoté ; on a voulu y voir la marque de fabrique évidente de Mme Piper et de son milieu social, mais pas du tout la marque de fabrique de George Pelham, qui est un aristocrate.

On demande à George Pelham : « Ne pourriez-vous nous dire quelque chose que votre mère a fait ? » Il répond : « Je l'ai vue brosser et ranger mes habits. J'étais près d'elle quand elle le fit. Je l'ai vue prendre mes boutons de manchettes dans une petite boîte et les donner à mon père. Je l'ai vue les envoyer à John Hart. Je l'ai vue mettre des papiers dans une boîte en fer blanc. » Interrogée par lettre, Mme Pelham répond entre autres : « Les habits de George ont été brossés et rangés non par moi mais par son ancien valet de chambre. » Et l'on se hâte de conclure : « Mme Piper, en cette occasion, s'est crue dans son monde. Elle a oublié que Mme Pelham ne brossait pas et ne rangeait pas elle-même des habits. » C'est peut-être triompher un peu vite. Les femmes du meilleur monde peuvent occasionnellement brosser et serrer un habit. Or, supposez que ce que j'ai dit plus haut sur la manière dont les esprits perçoivent nos actions soit l'expression de la vérité. George Pelham

a pu percevoir, non l'exécution par le valet de chambre de l'action dont il parle, mais le projet de cette action dans l'esprit de sa belle-mère. Peut-être objectera-t-on qu'il aurait bien dû supposer qu'elle ne ferait pas ce travail elle-même. Pourquoi donc? Je ne vois pas cela. Peut-être savait-il sa belle-mère capable, à l'occasion, de serrer des habits elle-même.

Assez souvent, on pose à George Pelham des questions auxquelles il est incapable de répondre. Mais il ne prétend pas du tout n'avoir rien oublié. S'il y a un autre monde, les esprits n'y passent pas pour ruminer éternellement les moindres incidents de cette vie incomplète qui est la nôtre Ils y passent pour être aussitôt emportés dans le tourbillon d'une activité plus grande et plus haute. Rien d'étonnant, par conséquent, à ce qu'ils oublient quelquefois. Néanmoins, ils semb'ent oublier moins que nous-mêmes.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *Les trucs des médiums et leur sincérité.*

La mésaventure de Mme Rothe remet sur le tapis la question vieille et plaisante des trucs et des supercheries des médiums. Je refeuilletais tout à l'heure un livre du Dr Philip Davis, intitulé : « La Fin du monde des esprits ; le Spiritisme devant la raison et la science. » Il contient de curieux détails sur certaines officines où l'on dresse les médiums à suppléer à l'absence de phénomènes qui peut se produire même chez un médium véritable et puissant et se produire devant une salle payante, à laquelle il faut bien donner quelque chose pour son argent Les meilleurs de ces instituts de fraude se trouvent en Amérique, en particulier à New-York. L'accès en est coûteux : mille dollars au moins, et pour la dernière classe. Le docteur Davis, ami de Home et qui lui avait persuadé qu'il était dans l'intérêt des vrais médiums que les faux fussent démasqués, parvint sur sa recommandation à s'introduire « à l'œil » dans une de ces officines.

« Je fus reçu par un jeune homme d'une trentaine d'années, mis avec une rare élégance, qui était le chef de la maison.

« — Très bien, gentleman, me dit-il, après avoir lu la lettre que je lui présentai... Je me charge moi-même de votre éducation, et nos leçons auront lieu, si vous le voulez bien, non ici où habitent mes pensionnaires, mais chez moi, à New-Jersey, de l'autre côté de la rivière. Je quitte tous les matins New-York à 9 h. 1/2 par le *boat* et j'y rentre à 4 h. 1/2. Nous dînons à cinq heures. Dans l'intervalle, vous serez libre de faire ce qu'il vous plaira. Je tiens à vous être agréable en tout, car nous avons les plus grandes obligations à M. Home.

« — Combien vous faudra-t-il de temps pour terminer mon éducation ?

« — Le plus possible si je réponds au désir que j'ai de vous conserver ; huit jours seulement s'il s'agit de l'achèvement de vos études.

« ... A l'issue du dîner, mon hôte m'introduisit dans un petit salon qui lui servait à donner de temps à autre des séances de matérialisation à ses voisins et amis. Des sièges garnissaient circulairement une partie de la pièce ; en face de ces sièges se trouvait le rideau traditionnel qui fermait le cabinet du médium. A l'entrée du cabinet et devant le rideau se trouvait un piano, qui remplaçait le bahut ordinaire.

« — Ici, vous le voyez, me dit-il, pas de fraude possible, le piano descend jusqu'à terre et le médium ne peut sortir de son cabinet.

« Je le regardai bien en face ; il ne sourcilla pas et n'eut pas l'air de remarquer mon étonnement.

« — Maintenant, je suppose, continua-t-il, que vous possédez déjà une dose suffisante de force psychique pour faire mouvoir la table ou tout autre meuble dont vous désirez vous servir. Sans cela, nous avons de petits guéridons faits exprès pour ne pas décourager les commençants et qui donnent des résultats tout de suite.

« Je le regardai encore en accentuant mon sourire. Comme devant, il resta impassible. Voyant qu'il n'y avait pas moyen de rompre la glace, je laissai au temps et à une connaissance plus intime le soin de l'amener sur le terrain des confidences, et je répondis que, bien que possédant assez de force psychique pour les phénomènes dont il m'avait parlé, je ne serais pas fâché d'apprendre à manœuvrer la table faite pour *encourager les commençants*. »

Sans autre mise en scène qui ne saurait offrir grand intérêt aux lecteurs, passons au détail des fraudes :

« Les fraudes en usage chez les médiums sont de trois sortes :

« 1° *Les tables et meubles préparés* pour la typtologie, le mouvement et la lévitation.

« Ces sortes de fraudes sont grossières et ne peuvent servir qu'aux farceurs qui, sans posséder la moindre force psychique, veulent se faire passer pour médiums et ne donnent des séances que chez eux, à un public de croyants.

« Un mécanisme ingénieux, dissimulé dans le pied de la table et dans toute autre partie apparente des meubles dont on veut se servir, permet d'obtenir à volonté des coups frappés et de lancer des objets en

avant, rien qu'en posant la main dans un endroit spécial que le faux médium a toujours soin d'avoir devant lui.

« Les objets lancés l'étant toujours dans l'obscurité, alors que les assistants font la chaîne en tenant le médium par les deux mains, ce dernier, qui a soin de pousser des soupirs et de paraître agité de tremblements nerveux, s'incline sur la table lentement, en continuant ses jérémiades, et finalement il lance les petits objets avec les dents et presse de la même façon sur le point spécial qui doit faire jouer le mécanisme et lancer les gros.

2° *Les matérialisations partielles.*

« L'officine possède une foule de menus objets de formes diverses, en baudruche gommée, pelure de caoutchouc, capsules de gomme, selon la composition qu'ils doivent contenir ; hydrogène phosphoré, qui s'enflamme au contact de l'air, ou toute autre préparation. Il suffit que le médium, ou même un compère, quand le médium est trop surveillé, écrase un de ces objets entre ses doigts pour que l'on voie immédiatement planer dans la salle des larmes, des fleurs, des flammes, des couronnes phosphorescentes et des apparences de mains qui semblent sortir d'un nuage...

« 3° *Les matérialisations complètes*, ou apparitions de fantômes.

« Dans ces sortes de fraudes, la réussite dépend en grande partie de l'habileté et du sang-froid du médium. L'officine ne lui fournit que les moyens excessivement simplifiés de jouer son rôle.

« Le moins de déguisement possible, telle est la devise ; et l'on en comprendra la justesse quand on songe que le médium devra souvent faire disparaître son déguisement en deux ou trois secondes. Aussi le costume de l'esprit matérialisé ne comporte-t-il jamais autre chose qu'une pièce de gaze légère et généralement blanche, dans laquelle le médium s'enveloppe, et une coiffure d'une pareille simplicité. Le tout peut se renfermer aisément dans un portefeuille ou porte-cigares, ou un œuf tourné en bois d'une grosseur moyenne. La lampe, qui est à peu près du même volume, est en cristal ou en verre, bouchée à l'émeri. Il suffit d'y introduire quelques gouttes d'huile phosphorée pour obtenir cette lumière vague dont j'ai si souvent parlé. Pour s'en servir, il faut la déboucher et y laisser pénétrer l'air ; il suffit de la boucher à nouveau pour interrompre la lumière.

« Pendant plusieurs soirées, Walker m'exerça au maniement de la lampe sous le grand haïck blanc qui recouvre l'esprit, afin qu'il me soit possible de faire à volonté la lumière ou l'obscurité sans qu'un témoin, même me touchant, pût rien voir à la manœuvre. Quand on veut apparaître comme un petit point à peine visible et se matérialiser devant les assistants, on enveloppe sa lampe d'une vingtaine de tours de gaze, et, en la déroulant lentement, on produit exactement l'illusion d'un esprit qui se matérialise peu à peu, à mesure que le fluide du médium lui parvient.

« L'officine Walker enseigne aussi l'art de photographier les esprits. (Elle enseigne la ventriloquie, la prestidigitation et tout ce qui est nécessaire.)

« — Vous êtes au point, me dit un jour Walker, et vous pouvez sans crainte aborder la prédication par les actes. Voulez-vous en faire l'expérience devant un public d'élite ?

« Mon hôte invita une centaine de personnes pour le lendemain soir. Dans la nuit, j'imaginai un tour de ma façon qui devait porter au comble l'enthousiasme des Yankees. J'en fis part le lendemain à mon hôte :

« — Oh ! excellent, me dit-il, Comment n'avons-nous pas encore songé à cela.

« J'avais trouvé moyen, moi aussi, de faire voir en même temps l'esprit et le médium. Et voici comment je m'y pris :

« .. Je me fis confectionner un ressort à boudin d'un mètre quatre-vingts de hauteur une fois détendu, de soixante centimètres de diamètre à la base afin qu'il pût se tenir droit, et de vingt-cinq seulement au sommet. Le tout fermé ne présentait qu'une hauteur de quelques centimètres, et pouvait se cacher aisément. En rentrant au cottage de mon hôte, je plaçai l'objet sous le canapé destiné au médium dans le petit cabinet du salon.

« Le soir venu, personne ne manqua à l'appel ; mon hôte m'avait présenté comme un médium d'une force extraordinaire, ayant assez de fluide pour obtenir cinq à six matérialisations en une séance.

« Dès que j'eus pénétré dans le cabinet, en pleine lumière, au bruit des applaudissements d'une foule convaincue d'avance, tous spirites, le gaz fut éteint selon la coutume, et je me hâtai de retirer mon ressort à boudin, que j'entourai rapidement de gaze mousseline. J'adaptai au sommet une tête de caoutchouc, très bien modelée et coloriée ; une grande barbe et un turban complétèrent mon mannequin, dont j'avais essayé l'effet dans la journée. A hauteur de poitrine, j'attachai la petite lampe, dans un filet de soie blanche à larges mailles ; elle était hermétiquement bouchée.

« Cela fait en une minute environ, je procédai à mon déguisement, qui fut beaucoup plus rapide encore, et, prenant mon mannequin, je poussai dou-

cement un des côtés du piano, qui pivotait sans bruit sur lui-même, et je me trouvai dans la salle.

« Les fauteuils laissaient un espace vide à droite et à gauche ; je me dirigeai vers la droite et déposai doucement mon fantôme. Revenant alors devant le piano, j'ouvris ma lampe phosphorée et procédai à une matérialisation graduelle. Pas un bruit ne se faisait entendre, pas un souffle ; l'émotion étreignait tous les assistants. Je fis le tour de chaque rang de sièges, distribuant à chacun des sentences de la Bible et des petits morceaux de mon manteau, ou plutôt d'un morceau de même étoffe que je m'étais attaché à la ceinture afin de pouvoir montrer à tous mon haïck intact. Ceci fait, je me dirigeai dans le coin où m'attendait mon mannequin et fermai ma lampe.

« — Ladies and gentlemen, s'écria Walker, l'esprit du prophète Ezéchiel vient de se dématérialiser ; prions pour qu'il revienne.

« Et il entonna à pleine voix un cantique accompagné par tous les assistants.

« Je me laissai toucher par le cantique et je débouchai lentement le flacon de mon mannequin, en me cachant derrière lui. Des exclamations de joie se firent entendre et j'en profitai pour m'éloigner de mon mannequin à une distance d'où on ne pouvait me voir. J'avais enlevé en un tour de main haïck et turban, que je mis dans ma poche, et je me trouvai tout en noir.

« La voix de Walker retentit de nouveau :

« — Ladies and gentlemen, demandons au prophète si pour convaincre les incrédules qui peuvent se trouver ici, il ne voudrait pas consentir à ce que trois membres nommés par vous aillent, pendant qu'il restera immobile ici, vérifier la présence du médium dans le cabinet.

« — Ma mission est de convaincre les incrédules : votre prière est exaucée, répondis-je d'une voix sépulcrale.

« Et je filai du côté du piano ; le mur qui me guidait m'empêchait de commettre un impair.

« Pénétrer dans le cabinet, repousser doucement le piano et me coucher sur le canapé fut l'affaire d'un instant ; une minute après, trois membres de l'assemblée étaient introduits par Walker dans le cabinet et pouvaient s'assurer de la présence du médium, en même temps que toute l'assistance constatait celle du prophète Ezéchiel dans la salle.

« Comme on doit le penser, je ne perdis pas de temps à rester étendu sur mon canapé ; les trois vérificateurs n'étaient pas retournés à leurs places que déjà j'avais repris mon déguisement et supprimé le mannequin... Après une seconde promenade dans la salle, que j'abrégeai le plus possible, je revins devant le piano où je me dématérialisai définitivement. Le tour était joué ! Et pas un signe d'incrédulité ne s'était manifesté dans la salle pendant toute la durée de cette mystification. »

Le docteur Davis a pris beaucoup de médiums la main dans le sac, notamment Firman, qui fut condamné à six mois de prison. Mais s'il est plein de scepticisme à l'endroit des médiums, il croit aux phénomènes, à certains phénomènes qu'il a vérifiés et même produits. Il refuse seulement d'y voir une intervention étrangère. Les esprits ne sont là pour rien, pour la bonne raison que les esprits ne sont pas, qu'il n'en existe point. Ces phénomènes sont (dans son opinion) le produit d'un fluide spécial, que tous les êtres animés possèdent, réparti dans le corps entier, comme un des éléments de la vie et qui réside principalement dans les centres nerveux et dans le cerveau. Par exception, certains individus de l'espèce humaine parviennent à en produire et à en accumuler des quantités supérieures à celles du commun de leurs semblables, et le surplus de ce fluide, nécessaire à l'existence, peut rayonner au dehors par l'effet de la tension du cerveau et l'action directe de la volonté, et charger un corps inanimé, comme une pile se charge d'électricité.

En cet état, l'objet qui se trouve sous l'influence de ce fluide peut obéir à l'inspiration de celui qui le dirige, et produire de ces faits dans lesquels on a voulu voir l'intervention des puissances occultes, des esprits.

Sans chercher dans l'immense quantité de phénomènes qui contredisent ce matérialisme, et qu'il faut croire à moins de renoncer à rien croire d'après le témoignage des hommes, on trouverait dans le propre livre de M. Davis des faits bien contraires à cette doctrine et bien des points faibles dans sa discussion.

Par exemple, il analyse longuement les expériences de Croockes, pour montrer que l'illustre savant fut le jouet de Florence Cook. Il critique chaque rapport et chaque expérience, mais laisse passer sans observations les déclarations suivantes de Croockes (dont il proclame la parfaite bonne foi) :

« ... Plusieurs petites marques qui se trouvent sur le visage de Mlle Cook, font défaut sur celui de Katie. La chevelure de Mlle Cook est d'un brun si foncé qu'elle paraît presque noire ; une boucle de celle de Katie, qui est là sous mes yeux et qu'elle m'avait permis de couper après l'avoir suivie de mes propres doigts jusque sur le haut de sa tête et m'être assuré qu'elle y avait bien poussé, est d'un riche chatain doré.

« Un soir, je comptai les pulsations de Katie : son

pouls battait régulièrement 75, tandis que celui de Mlle Cook atteignait 90, son chiffre habituel. En appuyant l'oreille sur la poitrine de Katie, je pouvais entendre son cœur battre et ses pulsations étaient plus régulières que celles du cœur de Mlle Cook, lorsqu'après la séance elle me permettait la même expérience.

« Eprouvés de la même manière, les poumons de Katie se montrèrent plus sains que ceux de son médium, car au moment où je fis mon expérience, Mlle Cook suivait un traitement médical pour un gros rhume. »

Ici n'est-il pas difficile d'admettre la supercherie ? Et dans ce phénomène de contact que le docteur Gibier obtint avec Slade, et que M. Davis cite sans mettre en doute la bonne foi de l'expérimentateur :

« Slade nous invita à placer notre mai n sous la table pour obtenir son contact, mais nous ne sentîmes rien. Il prit une ardoise par l'une des extrémités et nous invita à la tenir par l'autre bout. Nous maintenions l'ardoise sous la table depuis un instant et mollement pour notre part, de sorte qu'elle serait tombée à terre si Slade ne l'avait tenue solidement. Tout à coup, nous nous sommes senti saisir le poignet par une main froide qui promena ses doigts pendant un instant sur la partie antérieure de notre avant-bras droit.

« Nous laissâmes aller l'ardoise qui ne tomba pas, et nous saisîmes à notre tour la main de Slade ; nous pûmes constater qu'elle était d'une température normale et non pas froide comme celle qui venait de nous toucher ; en même temps, nous regardions sous la table où nous ne vîmes rien qui pût expliquer la sensation que nous avions reçue. »

Le docteur Davis déclare que les observations du docteur Gibier sont sensées et scientifiques. Celle-ci a dû l'embarrasser un peu ; il ne la commente pas. Les savants qui raillent la « foi du bûcheron » se rendent souvent ridicules en pratiquant « l'incrédulité du charbonnier ».

George Malet.

LES VOYANTES ET LES ÉLECTIONS

(*Fin*)

CHEZ MADEMOISELLE COUËDON

Nous avions l'intention, avant de clore notre enquête, de donner les prédictions de la voyante de la rue de Paradis sur les élections du 27 avril. A notre grand regret il nous a été répondu, aux deux fois où nous nous sommes présenté chez elle, que Mlle Couëdon ne consultait plus.

CHEZ MADAME BAILLY

J'ai eu la bonne fortune d'être reçu par Mme Bailly, l'une des plus célèbres « diseuses d'avenir » par le marc de café, et j'avoue très sincèrement qu'entré chez elle plutôt sceptique, j'en suis sorti très ébranlé et presque porté à croire qu'il y a dans ce mode de divination quelque chose de fort curieux et de digne de retenir l'attention.

Mme Bailly n'est, du reste, pas une inconnue pour les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux*, car notre Directeur lui a consacré plusieurs articles, il y a deux ans, à elle et à son marc de café.

Une petite table recouverte de toile cirée verte. Deux chaises, une de chaque côté, se faisant vis-à-vis. Mme Bailly s'assied. Je m'asseois.

Une cafetière est là, pleine. — C'est bien de la préméditation, ça, où je ne m'y connais pas ! — A côté, une tasse, une assiette, c'est tout. Je suis tout yeux. Mme Bailly, sans signes cabalistiques ni évocations d'outre-tombe, prend tranquillement, simplement, sa cafetière, et comme une bonne bourgeoise, me verse une demi-tasse de café.

— « Soufflez dessus trois fois, me dit-elle, en pensant aux questions sur lesquelles vous tenez à être fixé. »

Je souffle trois fois en priant... « le marc de café » de me dire tout ce qu'il voudra sur les élections du 27 avril prochain. Mme Bailly laisse ensuite écouler la presque totalité du liquide contenu dans la tasse et le reste, le marc de café proprement dit, elle le verse et l'étend sur une assiette. Je regarde... et je ne vois rien que des petits monticules, des petits creux, des lignes confuses, tourmentées, bizarres, courbes, droites, brisées, se suivant, se coupant, se contournant.

J'ai l'impression d'une carte de géographie en relief, extrêmement détaillée. Eh bien, tous ces signes, toutes ces lignes, ont un sens et Mme Bailly me le donne avec une extraordinaire précision.

— « Commençons par ici. Voyez-vous cet R et cet F presque accolés, et en dessous les chiffres 1, 9, 0, 2 ? Cela veut dire que la République existera encore en 1902. Les élections, par conséquent, seront républicaines. Il y aura quelques bagarres, mais ce sera peu grave. Voyez ce poing, ce bâton... Mais il n'y a pas de poignard. Et à côté, oh, que de chiffres ! que de chiffres ! Il y a des sommes énormes dépensées en vue de ces élections... »

Et Mme Bailly, très obligeamment, me montre au fur et à mesure, de la pointe d'un crayon, tout ce que son œil exercé aperçoit de suite, mais ce que le mien met plus longtemps à distinguer. Et je vois très nette-

ment les lettres R et F, la date 1902, le poing, etc.

— « Le ministère actuel tombera sûrement, car l'opposition aura une légère majorité. Mais la Chambre nouvelle n'ira pas jusqu'au bout de la législature. Cette date : 1903, que vous apercevez là, est bien significative avec cette barrière par derrière. La Chambre n'ira pas plus loin que 1903. Et... mais soyez discret... reconnaissez-vous cette figure ? — Non, eh bien, lisez les initiales de son nom en dessous. »

Cette fois, je vois et je comprends. Les initiales d'un prétendant au trône sont nettement marquées par le marc de café à côté d'une couronne, d'un lion et d'une clef.

— « La couronne, me dit Mme Bailly, veut dire qu'il sera : le Maître. Le lion, qu'il aura la puissance. Et la clef, qu'il entrera en France sans difficultés. Et voici la date : le 6 et le 8 d'un mois de 1903. Voyez ces croix, ce sont des troubles. Mais le 20 du même mois, tout rentrera dans le calme, et on lui rendra justice, comme en témoignent ces balances... »

Nous avons fait le tour de l'assiette. Mme Bailly m'annonce qu'elle n'a plus rien à lire et à dire. Je prends congé, me promettant bien de revenir interroger le « marc de café » à la première occasion.

CHEZ MADAME MONGRUEL

Mme Mongruel, qui fut, sous le second Empire, la voyante de la Cour et de la haute aristocratie, ne donne plus guère de consultations qu'à ses amis personnels. Elle a bien voulu faire une exception pour moi, et je l'en remercie.

M'ayant fait entrer dans son cabinet, Mme Mongruel se plonge dans le sommeil somnambulique, et rend un oracle aussi bref que précis.

— « Vous voulez savoir ce que seront les prochaines élections législatives? Je les vois favorables pour le parti nationaliste à Paris et dans toute la région de l'Est.

Elles seront très orageuses dans le Midi.

C'est tout ce que je puis vous dire. »

Je voulais insister, mais la voyante se « réveille ». Il est trop tard.

CONCLUSION

L'enquête que nous avons commencée dans notre numéro du 1er mars est aujourd'hui terminée. J'ai vu — non pas tout ce que Paris compte de voyantes, cartomanciennes, etc., il m'aurait fallu pour cela des années — mais les plus réputées parmi celles-ci.

J'ai donné leurs prédictions de la façon la plus impartiale, avec le plus d'exactitude possible. Il en est qui disent la même chose, d'autres exactement le contraire ; le temps seul pourra les départager. Nous n'avons donc plus, nous, qu'un devoir après avoir enregistré leurs déclarations : attendre.

Je crois bon et curieux, avant de terminer cette série d'articles, de récapituler, pour ainsi dire, toutes les prédictions, afin de voir celles qui ont été le plus souvent répétées, celles qui sont contradictoires, et éviter ainsi en même temps aux lecteurs la peine de se reporter aux précédents numéros.

Mmes Ida et Kaville croient à un léger avantage pour l'opposition, mais pas suffisant pour remporter la victoire.

Mmes Lay-Fonvielle et Bailly prédisent une petite majorité au parti nationaliste. Mme Mongruel est du même avis.

Toutes voient le ministère Waldeck-Rousseau renversé.

Toutes voient de nouvelles élections en 1903, qui seront le triomphe de l'opposition. Et toutes, excepté Mme Kaville, prédisent un changement de régime pour la même année.

Donc, si nous admettons le principe de la majorité : le parti nationaliste remportera un léger succès aux prochaines élections. Le ministère sera renversé. Une Chambre nouvelle sera élue en 1903.

Nous verrons bien.

René Le Bon.

EXPÉRIENCES ET CURIOSITÉS

Communication de M. Tegrad, de Tours : Les Spirites a Apports

M. Tegrad, pour raffermir sans doute la croyance aux apports, que les supercheries d'Anna Rothe ont dû ébranler singulièrement chez certains, nous envoie le récit que voici :

Dans votre numéro 123, du 15 février 1902, vous parlez, à la page 68, des Spirites à Apports, en donnant l'opinion d'un grand savant, Pierre Janet, directeur du *Bulletin de l'Institut psychologique international.*

M. P. Janet obtint, dites-vous, d'examiner *cette malade* qui produisait des apports et qui avoua, dans le sommeil artificiel, qu'elle préparait elle-même les objets devant émerveiller les assistants.

Même en admettant cet aveu comme l'expression de la vérité pour le cas qu'il cite, je vous demanderai la permission de parler d'apports qui n'ont aucune analogie avec ce que ce savant a vu et surtout entendu de la bouche de son médium.

Le 2 novembre 1901, nous étions neuf personnes chez

M. Taragon, rue Febvotte, à Tours. M. Telmoron a magnétisé des fleurs dans le jardin, dans le but d'établir un chemin fluidique et voir si un apport de ces fleurs pouvait nous être fait.

Je tenais la lumière lorsqu'il saupoudrait de son fluide une plante qui avait trois fleurs et je les regardais encore lorsque, en reculant et entrant dans la chambre, il établissait le lien fluidique.

L'obscurité faite, le médium Céline a dit qu'on fouillait dans ses cheveux. Un coup frappé dans le tissu d'une table, qu'on ne touchait pas, nous a averti qu'il y avait du nouveau.

La lampe allumée, nous avons trouvé deux fleurs avec leurs tiges enfoncées dans les cheveux de Céline.

Nous avons été voir dans le jardin et deux des fleurs magnétisées avaient été coupées.

L'opération avait été faite par arrachement. Les tiges s'ajustaient, mais par des filaments, tant du côté des fleurs de Céline que du côté de celles du jardin dont nous avons coupé ce qui restait des tiges pour les conserver comme preuves.

Puis tout le monde, les neuf personnes, avons été dans le jardin pour choisir une fleur à faire couper par l'Esprit.

Etant rentrés, et moi le dernier après avoir vu la fleur en place, le même phénomène d'arrachement s'est produit, et le rajustement des deux morceaux de tige était composé de filaments réciproques.

Voilà un exemple de fleurs à proximité dont parle votre article ; mais les Esprits n'ont pas la manie de nous envoyer des fleurs de notre jardin, quoique le phénomène mériterait d'être étudié.

Voici maintenant des plantes lointaines ou du moins n'existant pas dans le jardin.

Le 28 septembre 1901, le docteur Ziegring, médecin très connu pour sa science et ses nombreuses cures comme praticien, me demanda à venir assister à une de mes séances spirites.

Un guéridon sur lequel se trouvaient une boîte fermée à clef et du papier dedans avec un crayon, ainsi qu'une sonnette, était au milieu de la chambre, à un mètre cinquante environ des assistants.

Le guéridon s'avança, sans contact, vers le docteur qu'il encercla, selon son expression, avec ses mains et ses pieds.

Le crayon se mit à écrire dans la boîte avec le bruit ordinaire d'une personne qui écrit. La sonnette s'éleva vers le plafond en tintant. Je dis alors : « Je prie l'esprit de me lancer la sonnette à la figure et de ne pas se gêner pour me faire une blessure jusqu'au sang. »

La dite sonnette instantanément a frôlé mon menton, frappant seulement mon épaule.

On ne pouvait me répondre plus intelligemment :

« Vous voyez que je sais viser, mais je ne veux pas vous blesser. »

Quelques minutes après le docteur dit :

« Une main me touche la figure, je tâche de la prendre, je ne puis. »

« Puis, dit-il, on me met un gros bouquet dans la main, je le tiens, faites la lumière. »

La mèche de la lampe Pigeon a été relevée et le docteur avait dans la main, non un gros bouquet, mais bien une tige de blé vert, une tige d'avoine verte et une tige de fenouil.

Le blé et l'avoine avaient l'aspect qu'ont ces plantes au mois de juin, au commencement de leur formation en graines.

Je les possède, n'ayant pas d'ailleurs perdu leur vert encore.

Puis quelques cailloux d'une couleur particulière, qui n'existaient pas dans mon jardin, ni je crois aux alentours de la ville, ont été lancés sur le parquet.

Ensuite des grains de genièvre qui tombaient en pluie sur les assistants.

Tout cela était lancé successivement et par intervalles.

Dans les séances qui ont lieu chez moi, avec l'aide des médiums, ce que j'appelle la pile magnétique, tantôt nous nous tenons les mains, puis, par fatigue, nous les lâchons ; mais soit les mains tenues, soit à l'état de repos, les phénomènes ont lieu.

Je sais bien que la science officielle peut critiquer ce genre de se lâcher les mains, de manquer du contrôle le plus absolu, etc.., mais je répondrai que le contrôle le plus scientifique a d'abord été mis en usage, et que nous avons pu arriver à une certaine confiance mutuelle après être passés par tous les degrés qui mènent à la certitude.

Les phénomènes sont maintenant connus pour vrais, inscrits dans notre physique ; et s'il se glissait de la piquette dans notre vin pur, il ne s'en suivrait pas que le vin pur n'existerait pas. Je sais bien qu'on croit avoir raison en critiquant l'obscurité qu'exigent habituellement les phénomènes ; mais cependant la photographie, qui exige aussi l'obscurité, n'en révèle pas moins des portraits réels.

Je croyais que le docteur Ziegring était comme le *vulgum pecus* des savants officiels et je lui avais dit, il y a quatre mois, que je mettrais Dr X... sur mon compte rendu de la séance que j'avais faite alors. « Non, me répondit-il, vous n'avez pas besoin de soustraire mon nom à ce que j'ai vu », et c'est pour cela que je le nomme de nouveau.

C'est un homme ; il y en a tant qui ne le sont pas.

Les savants officiels croient être des sages en regardant le côté d'où vient le vent.

Par égoïsme et amour de leur tranquillité ils ont émoussé leur ancienne énergie. De plus, ils sont sur les marches de l'escalier du progrès ; mais stationnaires et encombrant la montée.

TEGRAD.

ENDORMIE DEPUIS DIX-HUIT ANS

NOTES D'UN MÉDECIN

Nous avons parlé, à plusieurs reprises, de Marguerite Bouyenval, la dormeuse de Thénelles. Le *Figaro* du 4 avril rendait compte d'une visite que lui a faite un médecin, le docteur Fortin. Nous pensons intéresser nos lecteurs en reproduisant l'article de notre confrère.

Le vingtième siècle trouve les peuples de l'Europe en crise de découvertes, et des courants irrésistibles entraînent notre civilisation à tenter l'inconnu ; mais dans la lutte des intérêts et des appétits, la science, pour ne pas manquer à sa mission, doit rester attentive à toutes les manifestations des forces inconnues de la vie.

Comme contribution à cette recherche, nous apportons des renseignements nouveaux et une autre explication sur l'état actuel de Mlle Bouyenval qui vit en catalepsie, sans manger depuis dix-huit ans et dix mois.

Ce phénomène, d'un si haut intérêt, d'un si puissant enseignement, se continue sans intervention officielle. Alors ce drame physiologique, où la mort se trouve aux prises avec des résistances organiques inexpliquées, s'accomplit en silence et reste scellé dans le mystère de la vie.

Il est donc d'intérêt général de rappeler encore que la morte vivante qu'est Mlle Bouyenval habite toujours, avec sa mère, le petit village de Thénelles, près de Saint-Quentin.

Tout le monde peut la visiter ; mais quel spectacle !...

Dans un rez-de-chaussée humide, sur un pauvre lit, gît dans l'immobilité de la mort un être humain à figure de marbre ; ce n'est ni la mort ni la vie ; c'est du rêve, du cauchemar...

D'abord ce qui impressionne, ce sont les yeux dont les paupières brident les globes oculaires enfoncés dans les cavités orbitaires. La bouche est fermée et sans sécrétion salivaire, les dents sont fortement serrées, la peau est sèche, froide et intacte. Les battements du cœur sont à peine perceptibles ; mais ils sont très réguliers. Si l'on soulève son bras, il reste rigide dans les diverses positions voulues.

Mlle Bouyenval (Marguerite) est née le 29 mai 1864; il y a dix-huit ans et dix mois qu'elle n'a pris aucun aliment, pas même une goutte d'eau, et la vie se continue!

M. le professeur Cahu, par de récentes expériences, démontre que les peptones, seules ou combinées aux substances alimentaires, ne s'assimilent pas ; or, depuis plus de cinq ans, Mlle Bouyenval ne prend que des peptones et par la voie rectale.

D'après les médecins de Saint-Quentin et de ses environs, il faudrait attribuer ce phénomène à une violente émotion, dont les effets s'expliquent ainsi : « Un choc d'influx nerveux avec retentissement aux cellules cérébrales, et dont la rupture de continuité aurait produit le sommeil cataleptique. » Voilà pourquoi votre fille est muette...

C'était déjà la conclusion du médecin-expert dans son rapport au Tribunal de Saint-Quentin qui, à cette époque, eut à juger de cette affaire.

En poursuivant notre enquête, nous avons appris, de source sûre, que Mlle Bouyenval est la victime d'un accident de magnétisme ; or, de nombreux précédents nous autorisent à conclure que la dormeuse de Thénelles n'a pas été réveillée complètement et, ne pouvant rentrer dans son équilibre physiologique, est restée en catalepsie hypnotique.

Si dans cet état on peut vivre pendant des années sans manger, d'autre part, la science du jour démontre que l'on peut vivre sans estomac.

Depuis cinq ans, l'extirpation totale de cet organe est une opération courante, et l'on peut même se faire débarrasser de 3 mètres d'intestins sans grand inconvénient.

Van Helmont, mort en 1644, avait déjà enseigné que l'estomac est la cornue où s'élaborent les poisons organiques qui engendrent les maladies ; il aurait dû ajouter les mauvais caractères. En plaidant les circonstances atténuantes en faveur des dyspeptiques, qui sont légion, Van Helmont aurait aujourd'hui sa statue.

Dans cette détresse pathologique, il faudrait donc considérer l'estomac comme étant un organe de transformation destiné à disparaître. Alors, quand arrivera ce temps heureux, la cuisine du jour sera remplacée par le Laboratoire.

En résumé, une déception de l'heure présente est d'avoir à constater le silence que gardent nos Académies, non seulement sur le cas de la dormeuse de Thénelles, mais encore sur toutes les manifestations de cet ordre de phénoménes.

Cependant, l'étude approfondie de ces résistances organiques, de ces puissances de la vie, pourrait fournir des armes contre les maladies et faire reculer les limites de la mort.

Pour en justifier, il est urgent de rappeler que les grands physiologistes Harvey, Haller, Flourens, Claude Bernard, Virchow... ont démontré, après avoir contrôlé de nombreux cas de vies extrêmes, que l'homme doit vivre deux siècles : ajoutons que la science moderne est en marche vers cette solution. Chaque jour son horizon scientifique se constelle de promesses. En attendant les réalisations, comptons les étoiles : mais, avant d'atteindre à cet idéal, il nous reste encore à gravir de plus hauts sommets.

Dr Fortin.

ÇA ET LA

Madame Ida

Un de nos collaborateurs ayant raconté, dans un précédent article, que Mme Ida avait fait retrouver de suite, à une personne amie, des bijoux auxquels elle tenait beaucoup, il ne se passe point de jour où quelques-uns de nos lecteurs ne se rendent chez cette somnambule si lucide.

Aussi Mme Ida nous prie-t-elle de rappeler qu'elle ne reçoit ni le samedi ni le dimanche.

Alchimiste et Roi

On écrit de Calcutta au *Daily Mail :*

La Cour de Rangoun vient de condamner à sept ans d'emprisonnement rigoureux un Birman du nom de Nya San Bair qui avait déclaré à la foule qu'il possédait une puissance surnaturelle, qu'il pouvait faire de l'or et de l'argent et qu'il était roi.

Un envoyé du chef de la ville, informé de cette histoire, trouva 150 personnes, qu'avait convaincues l'alchimiste, occupées à tenter de transformer en or et en argent du riz,

de la farine, du mercure et de l'huile, au moyen du feu.

On arrêta San Bair, qui déclara être le « Subya Mirutha » et vouloir s'emparer du palais de Mandolay afin de régner sur la Birmanie.

Cet illuminé nouveau genre ajouta que les Anglais ne lui faisaient pas peur, car leurs armes ne le blessaient pas. C'est uniquement par considération pour la police qu'il avait consenti à se laisser prendre.

Quinze de ses complices ont été condamnés à des peines variant de un à trois ans d'emprisonnement.

Etranges coïncidences

Sous ce titre « La Religion napoléonienne », notre ami Albert Monniot vient de faire paraître, en collaboration avec M. P. Royer, gradué en théologie, un livre très documenté qui porte ce sous-titre : *Les Etapes d'un Schisme.*

Nous y relevons d'étranges coïncidences de faits.

— Napoléon tient le pape cinq années en prison. Il restera cinq années en captivité à Sainte-Hélène et ne sera délivré que par la mort.

— C'est à Fontainebleau qu'il fait signer au pape sa déchéance morale.

C'est à Fontainebleau qu'il signera son abdication.

— Ce sont les évêques et les cardinaux qui pressent le Pape de céder.

Ce sont les généraux et les maréchaux qui presseront leur Empereur de rentrer dans le néant.

A TRAVERS LES REVUES

UNE ADJURATION, EN MER

Nous lisons, dans la *Revue Théosophique Française*, l'intéressant récit que voici, du commandant Courmes :

Le récit suivant est tiré de mes souvenirs personnels de marin, appuyés toutefois sur les notes de mon *Journal de bord*. On pourrait donc retrouver la corroboration des faits eux-mêmes dans les Archives de notre marine.

En 1882, j'étais embarqué, en qualité de lieutenant de vaisseau, officier en second, sur la frégate mixte la *Garonne*, armée en flûte, et commandée par le capitaine de frégate Gâtier. Ce dernier était un officier de grande valeur que la marine aurait dû porter aux étoiles, c'est-à-dire faire arriver au grade d'amiral, parce qu'il réunissait les plus belles qualités de l'homme et du chef, l'intelligence, le caractère et la valeur morale. Je connaissais le commandant Gâtier depuis mon entrée dans la marine ; il avait été mon premier officier de quart, dans les longues croisières des mers du Sud ; c'est même dans sa riche et éclectique bibliothèque personnelle, à bord, que j'avais trouvé le premier ouvrage sur l'Occulte qui ait frappé ma vue, en cette vie. Je devais enfin naviguer plus tard, encore, avec lui, dans les mers de Chine, dans la Méditerranée, etc. Cela soit dit par simple hommage rendu à l'amitié et à la vérité, car mon ancien chef n'a pas de rôle spécial dans le récit qui va suivre.

La frégate la *Garonne* avait pris armement, à Toulon, dans le but de visiter et de ravitailler nos établissements de l'Océan Indien. Partis le 1er avril de ladite année, nous passions le canal de Suez le 11 et touchions à Aden le 23. Notre première destination était ensuite l'île de la Réunion, située, comme on le sait, dans l'hémisphère austral.

Notre bâtiment, en raison de la faiblesse de sa machine, devait faire presque exclusivement la route à la voile : nous devions dès lors nous élever d'abord le plus possible dans le Sud-Est pour que les vents alisés de cette partie nous fissent arriver directement à Bourbon.

A cette époque de l'année, la *Mousson* de Nord-Est ne règne plus à la hauteur de Socotora, et celle de Sud-Ouest n'y est pas encore établie ; mais on peut compter sur une zone de petits vents d'Ouest, au nord de l'équateur, et cela nous suffisait. C'est ainsi que nous avions doublé le cap Gardafui, le 26, et que nous pensions continuer de même, lorsque la brise, déjà molle depuis quelques jours, tomba complètement et nous laissa en calme plat, par le neuvième degré de latitude Nord et le cinquantième de longitude Orientale.

Au moment où commence la scène que je vais décrire, le 27 avril 1882, la frégate se tenait donc immobile, sous ses seuls huniers, au milieu d'un lac tranquille, la pleine mer, avec son horizon circulaire, large nappe d'eau qu'aucun souffle ne ridait.

J'avais pris le quart à quatre heures du matin. Le jour n'était pas encore venu et, durant que mes marins, étendus sur le pont, devisaient entre eux ou se reposaient encore, prêts toutefois à la manœuvre, je me promenai sur la passerelle avant du navire, partageant mon attention, comme c'était le devoir, entre l'horizon de la mer, la voilure du bâtiment et la boussole.

Mais rien en vue, les voiles battaient le long des mâts et la frégate gouvernait à peine. Je me demandais combien de temps cela durerait, parce que nous ne pouvions utiliser notre faible machine qu'aux atterrissages et que nous étions dès lors soumis aux caprices des vents. Or, les calmes quasi-équatoriaux durent parfois de nombreux jours. On a vu, dans ces parages, des navires à voiles consommer leurs provisions sur place, sans avancer, d'où le nom de *Horses'latitudes* donné à ces parallèles, par les Anglais, parce que ceux-ci y ont perdu, jadis, d'innombrables chevaux destinés à l'Australie, chevaux qu'ils ne pouvaient pas abreuver et qu'ils jetaient à la mer. Nous n'en étions plus là, mais l'immobilité fatigue plus, à la mer, que le mouvement même, et j'appelais de mes vœux une brise quelconque qui gonflât nos voiles et nous fît bouger.

Comme l'instant me donnait du loisir, je m'adonnais plus librement à mes pensées. Je me rappelais alors que les marins croient qu'il n'est pas impossible d'appeler la brise et de la voir répondre à l'appel. La tradition en existait, du moins, dans l'ancienne marine, et il ne reste peut-être plus beaucoup de gens qui l'aient vu réaliser. Dans les nombreuses traversées, à la voile, du début de ma carrière, je n'ai été moi-même témoin que d'un embryon de réalisation du genre, sur la corvette *la Cordelière*, où le vieux contre-maître de cale assurait savoir « *siffler à la brise* ». En fait, je l'avais parfois entendu moduler certains sons, sur le sifflet d'argent de son grade, et ces sons, émis par calme plat, avaient effectivement suscité des rides, en forme de segments, sur la surface de l'eau, segments dont

la flèche était parallèle à la direction du sifflet et la courbure contraire, quelque chose comme *la réponse du sylphe* au loup de mer — en somme, une réaction. Mais je me hâte de dire que ces rides, cette « fraîcheur », comme on appelait ce souffle de vent, suffisait à peine pour soulever la toile des huniers et que cela expirait presque aussitôt. Je ne connaissais pas la science occulte, à l'époque de la *Cordelière*, sans quoi j'eusse compris davantage les possibilités qui se trouvaient dans des modulations vibratoires capables d'éveiller et de faire agir des *Elémentins de l'air*. C'est ce qu'on appelle des *Mantrams* et ce sont choses réelles, quand on les connaît.

Sur mon banc de quart de la *Garonne*, le 27 avril 1882, j'étais plus au courant que jadis, sans être bien expert, quand même. Et, comme je ne savais pas user ainsi du sifflet, j'eus idée de me servir de la parole.

Aussi bien, le principal réside, en cet ordre, dans le mode de vibrations émises plutôt que dans leur force. Il suffisait donc que je modulasse à demi-voix, mais dans le ton voulu, les mots que je croyais aptes à produire l'effet cherché. Or, je me souvenais aussi d'avoir lu dans un vieux grimoire le nom allégué de l'une des puissances de l'air, le nom du prince même des vents du Nord ! Peut-être ce renseignement de grimoire était-il imaginaire ou si éloigné du véritable vocable que c'était peine perdue de compter dessus ; mais peut-être aussi se rapprochait-il du nom réel, s'il en est vraiment un qui synthétise les pouvoirs de l'air, et, alors, la promulgation de ce mot, les vibrations résultant de sa profération, dans le mode requis, pouvaient éveiller l'entité ou les entités impliquées et les faire se manifester sur le plan physique. J'ignorais naturellement aussi le mode en question, tout en sachant qu'il fallait y mettre *toute son âme* ; et c'est ainsi que, dans le silence de la nuit, en calme parfait, sans compter précisément sur quoi que ce soit, par manière de passe-temps plutôt que de propos déterminé, je résolus d'appeler « le vent du Nord », puisque c'était celui auquel pouvait répondre le vocable que je possédais.

Le vent du Nord, il est vrai, n'est pas habituel en ces parages, à cette époque de l'année, mais il était assurément favorable à notre route, puisque la Réunion se trouvait dans le Sud de notre position, et puis, je n'avais pas le choix.

Je me tournai donc vers le septentrion. Le ciel était admirablement pur, partout ; la lune avait disparu, et, bien que l'aube fût prochaine, les étoiles scintillaient encore. La petite Ourse inclinait sur l'horizon ses astres pâlis dont le plus brillant, l'étoile polaire, pivot apparent de notre monde, s'élevait de quelques degrés à peine au-dessus des brumes de la mer.

A mes pieds, le silence et l'immobilité. Toute activité semblait suspendue à bord, sauf les vigies apostées aux bossoirs et à la poupe, les timoniers à leurs postes et l'officier de quart, c'est-à-dire moi-même, au sien, sans personne à mes côtés.

Je fis alors une sorte d'évocation à demi-voix, avec une articulation parfaite, et, — je le remarquai ultérieurement, plutôt que je n'y pensai, sur le moment, — avec une concentration et une énergie extraordinaires. Pour le rythme et le ton qui convenaient, je me laissai simplement aller à mon inspiration.

— *Borée*, m'écriai-je, — mais je me hâte de dire que tel n'est pas le nom que j'avais lu dans le grimoire, ni celui que je proférai, ne croyant pas devoir publier le mot dont l'émission semble avoir été potentielle, — *Borée, Maître puissant des plaines de glace, des banquises et des frimas ;*

Borée, Prince des vents du nord, Chef des cohortes vagabondes dont les rangs serrés couvrent la mer, lorsqu'elles y donnent, et la soulèvent et la creusent ;

Borée, Maître du septentrion, haut Messager du pôle ;

Entends ma voix et l'écoute et l'accueille ;

Envoie l'une de tes légions emplir nos voiles et nous conduire !

Viens vers qui t'appelle !

Viens à nous et nous demeure !

Viens, Borée !

Après avoir dit ces mots, je restai un certain temps muet, les yeux perdus vers l'horizon du nord, loin, me semblait-il, de tout ce qui m'entourait, en quasi extériorisation d'état de conscience.

J'en fus arraché par la voix du timonier disant :

— *Lieutenant, il est l'heure de faire le Branlebas !*

Il était l'heure, en effet, de réveiller tout l'équipage et de faire succéder l'activité générale du jour au repos de la nuit, comme la clarté se substituait de même à l'obscurité, presque soudainement. C'est, on le sait, la caractéristique des latitudes équatoriales, et, en quelques instants, l'aube disparue avait fait place aux resplendissants rayons du soleil levant.

Dès le commandement de : — *Branlebas* ! les tambours, les clairons et les fifres avaient résonné partout, à bord. Les hommes de quart avaient couru aux bastingages pour y loger les hamacs des camarades arrachés au sommeil, et ceux-ci, surgissant rapidement des écoutilles, s'étaient épandus dans les passavents, semblables, avec leurs blancs costumes, aux moutons de la mer fouettés par une jolie brise.

Mais, les couchages portatifs ramassés, une bordée avait été envoyée prendre le café et l'autre mise à laver le pont, habits bas, pantalons relevés et pieds nus, en même temps que des gabiers avaient été envoyés dans les hunes pour y faire la visite matinale du gréement.

J'avais alors quitté la partie avant du navire et m'étais porté sur la dunette, à l'extrême arrière, où, en ma qualité d'officier en second, je devais recevoir le rapport de la maistrance du bord sur les incidents survenus dans leurs divers services durant la nuit écoulée. J'étais là depuis un quart d'heure à peine lorsque, soudain, un violent coup de tonnerre éclata au-dessus de nos têtes accompagné d'une courte *projection d'eau*. Je répète que le ciel était entièrement pur, sans un nuage. D'où venait donc ce coup de tonnerre et cette pluie...

Les chaînes du paratonnerre à la mer ! avais-je aussitôt commandé et les marins s'étaient de même élancés. Mais l'un d'eux, celui du mât d'artimon, tombait, à l'instant même, foudroyé, et un second coup de tonnerre, plus strident que le premier, remplissait nos oreilles de son terrifiant fracas et nos âmes d'une certaine émotion. C'est qu'un danger insolite nous menaçait en outre, imminent et terrible ; non pas le péril ordinaire de la foudre, à bord, que conjurent suffisamment d'ordinaire les paratonnerres des mâts et les mesures arrêtées en pareil cas, mais une circonstance exceptionnelle, dont les conséquences graves se révélaient soudain.

Nous portions à la Réunion les diverses parties d'un important feu d'artifice destiné à la célébration de la fête du 14 juillet dans cette colonie, pièces que les paquebots

n'avaient pas voulu prendre parce que le danger en est toujours très grand à bord. Le pulverin qui sert à la confection des artifices présente, en effet, plus de risques que la poudre ordinaire de déflagrer, de prendre feu, en espaces clos, sans causes extérieures, quelque chose d'analogue à la combustion spontanée des meules de foin. C'est pourquoi la colonie de la Réunion avait demandé au ministre de la marine et obtenu de mettre ces dangereux colis sur un bâtiment de guerre, — en la circonstance, sur le nôtre.

Nous avions pensé amoindrir le danger en laissant les caisses à l'extérieur du bord, dans les porte-haubans, prêtes, au moindre risque, à être jetées à la mer; mais nous avions compté sans une décharge soudaine d'électricité céleste survenant avant même d'avoir établi la communication nécessaire entre les mâts et la mer, et le fait venait de se réaliser. Les deux premiers coups de tonnerre, surgis à court intervalle, avaient frappé le bâtiment: le premier, sur le grand mât dont le platine du paratonnerre fut fondu, le second sur le mât d'artimon dont la chaîne était tellement chargée que le timonier qui l'avait saisie était tombé renversé.

Avais-je donc, dans mon incantation de la nuit, rencontré la note juste? Je reconnus à l'instant et la gravité de la situation et l'imprudence que j'avais sans doute commise. Une singulière clarté se fit, à ce moment, en moi, et les deux éclats me parurent être la grande voix de Borée lui-même disant :

— *Me voici* !

Et, avec lui, la foudre et ses dangers, au milieu des poudres qui nous entouraient...

Grand Dieu, m'écriai-je, dans une pensée rapide, *cette faute est à moi seul; épargnez les autres et ne frappez que moi* !

Un troisième coup de tonnerre retentit, accompagné de détonations multiples, semblables à l'explosion de maints obus chargés, — mais à cent mètres derrière le navire. Nous étions sauvés.

Au même instant, le maître de quart cria :

— *Masqués devant* !

C'était la brise qui s'était levée et frappait les voiles en dessus au lieu de le faire au-dessous. Il fallait manœuvrer au plus tôt.

— *Aux bras de tribord derrière* !

Heureusement que les basses voiles, les perroquets et la brigantine étaient cargués.

Sous l'effet de la manœuvre commandée, le navire avait bientôt pris le vent dedans, de la vitesse, par suite, était venu en route, et que vîmes-nous alors? — la frégate filant grand largue, babord amures, le cap au sud 45° Est.

Nous avions donc des vents de Nord! Bientôt la voilure entière avait été établie et tout rectifié. Le timonier renversé par la commotion et envoyé à l'infirmerie avait repris ses sens. Son cas ne devait pas avoir de suite. Les caisses d'artifices n'avaient pas été touchées. Tout avait donc bien fini.

La brise du Nord fraîchissait progressivement et dans le courant de la journée nous filions de six à sept nœuds, en route. Et cela dura ainsi une huitaine de jours, jusqu'à ce que nous ayons atteint, presque sans discontinuité, l'alizé du Sud-Est qui règne constamment au-dessous de la ligne et qui devait nous conduire, vent de travers, à la Réunion, où nous arrivâmes, en effet, le 14 mai.

Le plus étrange de l'histoire, pour des marins, au moins, c'est que, dans ces parages et à cette époque de l'année, *on ne trouve* pour ainsi dire *jamais de vents du Nord*. Les cartes de Maury, dressées sur le relevé de milliers de journaux de bord de toutes nations, confirment absolument le principe.

Le cas de la *Garonne*, fin avril 1882, avait donc fait exception à la règle. Sous l'action de quelle cause? — C'est ce à quoi je ne prétends pas répondre, tenant personnellement pour peu de chose l'essai d'adjuration d'un simple étudiant de la science occulte que j'étais à cette époque.

Aussi me paraît-il plus à propos de conclure ce récit véridique en répétant simplement la phrase que Shakespeare met dans la bouche d'Hamlet :

Il y a certes plus de choses sous le ciel que n'en explique la philosophie ordinaire.

D. A. Courmes.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro un article de notre collaborateur Nébo : Influence des cycles astraux sur les événements historiques, *la suite du* Glossaire de l'Occultisme et de la Magie *et la suite de la* Vie d'une possédée.

LES LIVRES

L'occultisme et le spiritualisme, par le Dr Encausse (Papus). Un vol. in-12 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, 2 fr. 50. (Paris, Félix Alcan, éditeur.)

Les théories des spiritualistes contemporains et surtout le néo-platonisme auquel se rattachent les occultistes, sont, en général, peu abordables à la majorité des critiques philosophiques. C'est pourquoi ce nouvel ouvrage de Papus est intéressant pour les critiques, en exposant, suivant la méthode classique, les théories les plus étranges de la mystique et de la philosophie des occultistes, et pour les spiritualistes de toute école en montrant les arguments que le spiritualisme tire des découvertes scientifiques les plus récentes.

Psychologie. — Logique. — Métaphysique. — Théodicée. — Morale. — Traditions. — Sociologie et Occultisme, tels sont les titres des différents chapitres du livre du Dr Encausse. Une bibliographie détaillée et méthodique permet d'étendre ou de vérifier les différentes questions traitées par l'auteur, au cours de son étude.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS **et directement à l'***Echo du Merveilleux* **dans tous les bureaux de poste.**

Le Gérant : Gaston Mery.

Imprimerie Jean Gainche, 15, r. de Verneuil, Paris.
Téléphone 215-10